N° 66
1,50 €
Janvier à Mars
2005

DLP 31-1-■5006226

La Page

DU 14E ARRONDISSEMENT

LE POT DES LECTEURS
Chaque
1er mardi du mois,
"Au Naguère",
66, rue Daguerre
à 18h30.

FORUM SOCIAL LOCAL

Entre débats et spectacles, les journées de ce premier forum social local, dans le nouveau centre d'animation Vercingétorix, ont expérimenté une autre approche de la vie démocratique. Compte rendu. ➳ PAGE 4

SAUVER SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Face à la juteuse opération de spéculation immobilière prévue par l'AP-HP se dressent les personnels hospitaliers, les syndicats, de nombreux habitants du quartier et l'Hôtel de Ville. ➳ PAGE 5

LIRE LES AUTEURS DU 14E

Du "Dictionnaire amoureux des menus plaisirs" de Alain Schiffres à "l'édifiante histoire de Green.com", roman effronté de Béatrice Hammer, l'hiver 2005 nous offre une riche moisson. ➳ PAGE 6

LA MÉGÈRE DE LA RUE DAGUERRE

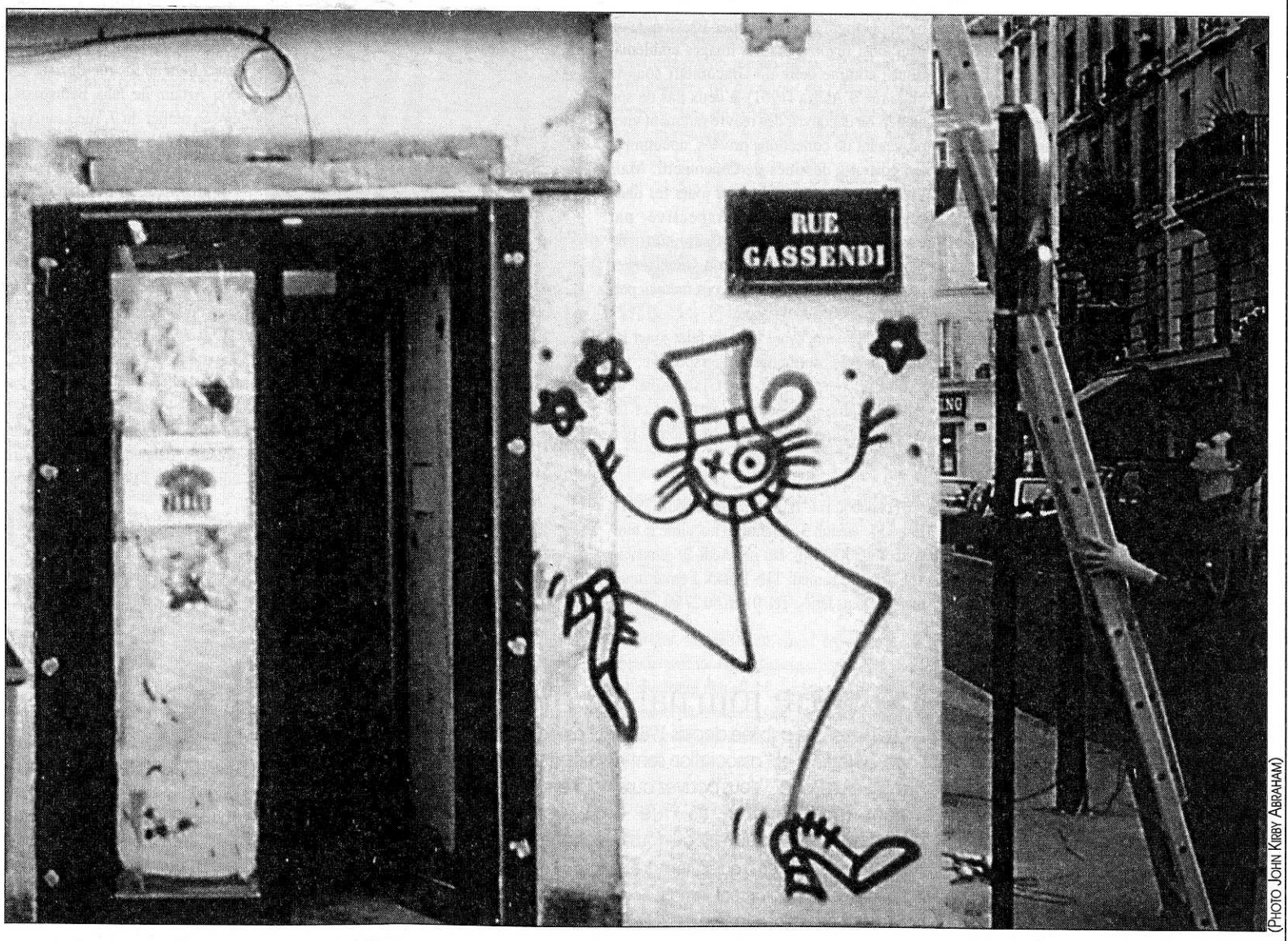
1er août 42. Dans le Paris noir de l'Occupation, Lise London (la femme d'Arthur) et deux compagnes déclenchent une manifestation surprise devant Félix Potin, rue Daguerre. Récit. ➳ PAGE 7

Tags, pubs, panneaux associatifs

Les murs s'affichent

● Véritable phénomène de société, graffitis, fresques et tags à l'arrache fleurissent sur les murs du quartier. Alors que certains graffeurs pourraient décorer les lieux sinistres que l'urbanisme contemporain produit en nombre, les fresques restent vouées à l'opprobre. Par ailleurs les panneaux publicitaires, vecteurs idéologiques au service de la marchandisation de la société, s'implantent souvent en toute illégalité.

Pendant ce temps, les associations se battent pour obtenir le droit à l'affichage.



(PHOTO JOHN KIRBY ABRAHAM)

BNF DEP

Ce matin-là, en ouvrant mes volets, je me suis attardée sur les graffitis qui venaient d'apparaître en face de ma chambre. Les "graffeurs" de la nuit avaient dessiné une fresque beaucoup plus agréable à regarder que le panneau publicitaire criard planté au coin de la rue. Qui sont donc ces "vandales" qui taguent et disparaissent dans l'anonymat de la ville ? Anonymes ? En fait non, les tagueurs signent leurs œuvres : la plupart des graffitis ne sont même que des signatures. Le nom ou plutôt le pseudonyme du tagueur est parfois suivi du chiffre 1 (pour dire je suis le premier) ou du nom de son "crew" (son groupe ; le vocabulaire des tagueurs est truffé de mots codés d'origine américaine). On graffe seul ou en groupe, sur n'importe quel support trouvé dans la rue, dans le métro, sur des trains, des voitures, des devantures de magasins, etc.

Pour en savoir plus, j'ai rencontré Michael, JLD, Martin et Marmotte, des tagueurs qui se réfèrent au mouvement hip hop, né aux États-Unis dans les années 70 et qui s'est développé en France dès les années 80. Culture de la rue, le hip hop est un mode d'expression qui inclut le rap, la danse au sol, le "DJing" et le graffiti. Celui-ci est devenu un véritable phénomène de société par son ampleur et son influence sur le monde artistique, ➳ SUITE PAGE 3

D2 Bel Jo. 29598

Hôpital Broussais

L'éclaircie sera-t-elle durable ?

● Le collectif Redessinons Broussais dénonce le brouillard qui entoure le projet de réaménagement.

Le soleil brillait encore pour le dernier week-end d'été, à la grande satisfaction de la petite centaine de convives participant au repas de quartier du collectif Redessinons Broussais (CRB). Profitant de l'occasion des Journées du Patrimoine, cette manifestation festive visait à informer et sensibiliser les habitants sur le projet de réaménagement du site de l'hôpital Broussais. Chaque participant pouvait à loisir profiter des chaises longues dans un "espace détente", tout en consultant la documentation de l'association.

Un des points mis en avant par les panneaux du CRB concernait les modifications de voirie que la Ville souhaite engager. En effet, l'an passé, la municipalité avait annoncé son intention de racheter certaines voies intérieures au site afin de les rendre publiques. L'objectif principal est de permettre l'accès aux bâtiments les plus éloignés de l'entrée, une fois que le propriétaire actuel (l'Assistance publique - Hôpitaux de Paris) les aura cédés à de futurs acquéreurs.

Le projet concocté par les services municipaux et dévoilé à l'automne 2003 s'était, en effet, heurté à l'opposition des habitants (voir "La Page" n° 62). Au printemps dernier, la municipalité abandonnait finalement le projet pour un second scénario, en retenant les points suivants : maintien de la rue des Mariniers en impasse ; création d'une voie publique suivant le tracé de l'actuelle voie interne (démolition d'une partie de la dalle servant de parking) ; circulation à sens unique autour du bâtiment Leriche ; couverture totale ou partielle des voies de la Petite Ceinture au débouché de la rue Didot ; maintien d'une offre de stationnement dans le parking souterrain, en fonction des activités accueillies sur le site ; aménagement léger de la dalle supérieure*.

La délibération (qui passera au Conseil d'arrondissement de février 2005 avant d'être approuvée par le Conseil de Paris) prévoit de sélectionner un bureau d'études, un architecte et un paysagiste pour mettre en œuvre l'ensemble de ces orientations. Répondant à une demande du CRB, les élus ont accepté de discuter des modalités de concertation pour permettre aux habitants de donner leur avis dès cette phase du projet et pas simplement au moment de l'enquête publique qui suivra.

Une météo instable

Dénonçant un "dialogue difficilement engagé" entre la Ville et l'AP-HP, le maire d'arrondissement a fait approuver par le Conseil de Paris, au printemps 2004, le vœu qu' "une vision claire et partagée de l'avenir" de Broussais soit élaborée conjointement par les deux parties. Rappelons que, depuis trois ans, le CRB demande que le site soit l'objet d'un aménagement global. Le brouillard qui règne sur le dossier n'a cependant pas réussi à se dissiper.

Plusieurs activités hébergées provisoirement et qui devaient quitter les lieux à la fin 2004 ont vu leur bail prolongé (plateforme des maladies rares, Fondation Cognac-Jay, Aria, La Maison ouverte). L'avenir des divers bâtiments n'est pour autant pas clairement fixé : projets municipaux de maison pour personnes âgées et d'espace culturel (inscrits dans les prévisions d'investissement de la Ville pour l'année 2007), annonce d'opérations-tiroirs hospitalières par l'AP-HP...

De plus, des nuages s'amoncellent au-dessus des dernières activités hospitalières : la plupart d'entre elles seraient transférées à l'hôpital Corentin-Celton d'ici 2008 ; seuls les logements du personnel et le centre du planning familial seraient conservés sur place.

Seule certitude : la Croix-Rouge française est, depuis mars 2004, propriétaire de trois des bâtiments du site, dans lesquels des travaux ont commencé et devraient se terminer en septembre 2005.

Bruno Martin

* http://c.r.broussais.free.fr

Une coulée verte à Broussais ?

Plus d'une centaine d'habitants s'est exprimée à travers le questionnaire diffusé dans le quartier par le CRB. Premier constat, la proposition de créer une coulée verte sur la partie supérieure de la dalle traversant le site de l'hôpital n'a suscité, de la part de la population, ni opposition, ni proposition divergente. Et c'est l'idée d'un vaste espace, garni de quelques équipements publics, qui remporte le plus de suffrages. Le projet de voirie, envisageant un "aménagement léger [de la dalle haute] à caractère essentiellement minéral" permettra-t-il d'avancer en ce sens ? En attendant de le savoir, celles et ceux qui n'auraient pas répondu au questionnaire du CRB peuvent encore donner leur avis.

Prochains rendez-vous du CRB : 29 janvier, 12 février et 12 mars 2005 (à 10h, au centre social Didot-Broussais - 96bis, rue Didot).

PARTENAIRES

L'association "Culture et Liberté d'Ile-de-France" (*) axe son activité sur le développement de la démocratie participative et coopère avec des associations poursuivant le même objectif. C'est donc tout naturellement que, avec Christian Eboulé, rencontré récemment à l'occasion d'un week-end culturel organisé par la mairie du 19e, nous avons décidé d'entamer un partenariat. La revue éponyme de l'association ayant publié un encart fort sympathique sur notre journal, nous encourageons nos lecteurs à lire le mensuel "Culture et Liberté d'Ile-de-France".

Quelques titres glanés dans les deux derniers numéros : "La vie insensée des salariés sans toit" (35% des SDF d'Ile-de-France ont un emploi !), "De l'Edit de Nantes à la guerre des Camisards", "Les Universités Populaires", "De Rimbaud à Sagan", "Itinéraires d'enfants gâtés".

Dans le dernier numéro, nous avons eu le plaisir de lire, sous la plume de C.Eboulé, les lignes suivantes à propos de notre journal : "Dans une mise en page digne des meilleurs quotidiens nationaux (...) vous y trouverez une information proche des Hommes."

(*) 12, rue Salvador Allende, 92000 Nanterre, 01.47.24.18.19 ; clparis@club-internet.fr. Prix du mensuel : 1,60 €. Abonnement annuel 16 €, soutien 25 €. CCP-CCO-Culture et Liberté-21 132 29 U Paris

Giacometti et Cartier-Bresson se retrouvent

La Fondation Henri Cartier-Bresson (HCB) présente, du 13 janvier au 27 mars 2005, une exposition en hommage aux deux artistes : Alberto Giacometti (1901-1966), Henri Cartier-Bresson (1908-2004), une communauté de regards. Les deux hommes se sont rencontrés à Paris dans les années 1930 et ont entretenu de forts liens d'amitié. En témoignent les fameux portraits de Giacometti par Cartier-Bresson et le texte sobre écrit par le photographe en hommage à Alberto (L'Imaginaire d'après nature), qu'il conclut d'un lapidaire "Suffit, c'est mon ami".

Dessins, sculptures et photographies dialoguent autour de quatre grands thèmes : le surréalisme (photos de HCB), "l'instant décisif" où œuvres sculptées de Giacometti et grands tirages de HCB dialoguent autour de la relation de l'homme à l'espace, portraits/autoportraits (Sartre, Matisse, Stravinsky, Genêt) et Paris dessiné, puis Giacometti photographié par Cartier-Bresson. L'on peut ainsi revoir certaines images emblématiques comme celle de Giacometti sous la pluie rue d'Alésia (1961), à deux pas de son atelier, ou découvrir des œuvre rarement vues provenant de collections privées, notamment les portraits dessinés de Giacometti. Mais l'idée est, avant tout, de faire jouer les deux regards, de mettre en perspective, par exemple, les dessins par Giacometti de Sartre, Matisse, Stravinsky ou Genêt et les portraits photographiques de ces mêmes personnes par Cartier-Bresson.

Mais l'idée est, avant tout, de faire jouer les deux regards, de mettre en perspective, par exemple, les dessins par Giacometti de Sartre, Matisse, Stravinsky ou Genêt et les portraits photographiques de ces mêmes personnes par Cartier-Bresson.

* Fondation H.C.B. 2, impasse Lebouis 75014. Entrée 4 (réduit 3 , gratuit en nocturne le mercredi 18h30-20h30). Du mercredi au dimanche 13h-18h30 ; samedi 11h-18h45. Fermé lundi, mardi et jours fériés. Tél. 01 56 80 27 00

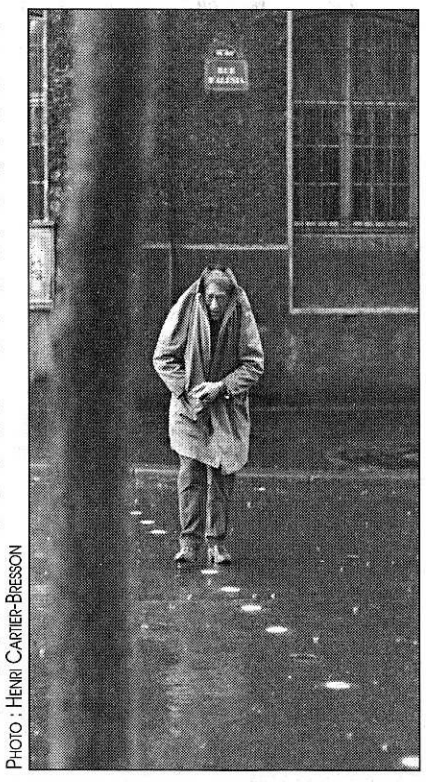


Photo : Henri Cartier-Bresson

L'art du feu à l'honneur !

Le premier salon de la céramique d'art contemporaine s'est tenu début octobre à la mairie annexe et a connu un succès largement mérité. Créé à l'initiative de l'association A Tout Atout de Nadine Thomas (encadreur au 35, rue Bezout) et de l'association Artaim de Jana Bednarkova qui exerce en son atelier du 7, rue Liancourt*, il a réuni une trentaine de céramistes venus de France, des États-Unis et de la République tchèque.

Il présentait un éventail de créations d'objets et de sculptures en céramique, recouvrant des techniques variées : grès vernissé ou ciré, porcelaine décorée, faïence émaillée, terre cuite enfumée et poteries raku (technique de cuisson japonaise).

Ce salon rendait aussi hommage au peintre Raymond Weill (voir "La Page" n° 64) qui travailla la céramique dans son atelier square Henri-Delormel puis au 38 bis, rue Boulard, de 1962 à 1980. Une belle sélection de ses poteries, panneaux en lave et carreaux de biscuit décorés à l'émail était exposée.

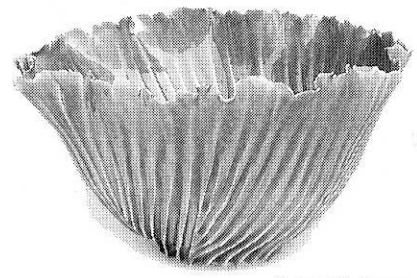


Photo : M. Horiot

Parmi des centaines d'œuvres de qualité, même un néophyte pouvait apprécier les argiles à grès tournées et gravées de Nathalie Clément, qui cherche à promouvoir l'art et l'artisanat du Rajasthan, les coupes froissées en porcelaine de Marie-Laure Guerrier ou encore les déchirantes sculptures en grès noir de Catherine Garrigue. La céramique serait-elle un art essentiellement féminin ?

F. Heintz

* Tél. 01 42 79 96 54.
Site : ceramique.com/Bednarkova

Florence Duc
Une conception sensible de la nature

Présente aux journées portes ouvertes du 14e, au printemps 2004 et souvent exposée au musée Adzak (3, rue Jonquoy), lieu si convivial et actif de notre quartier, Florence Duc se partage entre plusieurs styles. Outre ses œuvres abstraites, il faut noter des dessins vivants de nus (surtout masculins) dans lesquels le mouvement est bien traduit et ses œuvres relatives à la nature. Sa peinture abstraite et évocatrice n'est pas figée, et cherche à rendre les effets de l'atmosphère. Elle utilise plusieurs techniques : peinture à l'huile, acrylique et aquarelle. On peut admirer les tempêtes, les paysages baignés d'une lumière aurorale ou lunaire. On distingue une lumière diaphane à travers les nuages, des espaces mouvants. Ses œuvres ont une dimension onirique et fantastique. La couleur a un pouvoir suggestif, étalée par masses fluides et transparentes. Son style est raffiné. Il y a un équilibre contemplatif obtenu par une savante répartition des éléments plastiques. Elle a observé les cieux toujours changeants. Ses ciels pleins de brume lumineuse révèlent des idées de joie, d'abandon, de tristesse, de sérénité. Un monde de lumière et de reflet joue dans ses souvenirs et son imagination.

Florence Duc donne ses cours dans son atelier (enfants et adultes) : l'atelier Florence Duc, 47, rue Maurice- Ripoche. Tél : 01 45 42 30 09

Blandine Ravier

● L'Equip'Page

... est l'association éditrice de La Page. Vous pouvez en devenir membre et, ainsi, participer à notre travail. Cotisation annuelle : 8 €. Envoyez vos chèques à l'ordre de L'Equip'Page : 6, rue de l'Eure 75014.

ABONNEZ-VOUS AU COURRIEL !

Reflet de la vie du quartier, un agenda électronique hebdomadaire complète votre journal trimestriel "La Page". Vous y trouverez toutes sortes d'informations de proximité : activités associatives, vie publique et municipale, spectacles, expos, livres.... Pour alimenter cet agenda, envoyez-nous vos infos ! Abonnez-vous sur simple demande à lapage.14@wanadoo.fr : c'est gratuit !

● Votre journal de quartier

"La Page" est publiée depuis 1988 par l'association de bénévoles L'Equip'Page. Le journal et l'association sont ouverts à tous ceux qui veulent mettre "la main à La Page". Vous pouvez aussi nous envoyer vos articles ou vos informations (par courrier : 6, rue de l'Eure 75014 ; ou par courriel : lapage.14@wanadoo.fr), ou nous téléphoner au 06.60.72.74.41 (répondeur).

Dans l'équipe, il y en a qui signent des articles ou des photos, il y en a d'autres dont les signatures n'apparaissent jamais. Pourtant, ils et elles animent les réunions, participent aux discussions, tapent des articles, les relisent, recherchent des publicités, diffusent le journal dans les librairies, le vendent sur les marchés, collent des affiches, etc.

"La Page" n° 66, c'est John Kirby Abraham, Jean-Paul Armangau, Jacques Blot, Sabine Bröhl, Jutta Bruch, Jacques Bullot, Laure Crech'riou, Didier Cornevin, Josée Couvelaere, Laurence Croq, Marie-France Desbruyères, Jeanne Durocher-Samah, Pierre Gassin, Dominique Gentil, François Heintz, Chantal Huret, Imagem et Adéla, Cyril Joscet, Bruno Martin, Régis Marzin, Loïc Monnier, Blandine Ravier, Yvonne Rigal, Elsa Robert, Muriel Rochut, Janine Thibault, Pascal Van-den-Heuvel, Yan Vandeputte, Charlotte Vinsonneau...

Planète Graffiti

● Du tag "Amour" aux graffitis des chantiers de La Bélière et de la Zac Montsouris en passant par la fresque de la rue des Thermopyles, la culture graffiti s'expose sur les murs du quartier.

» SUITE DE LA PAGE 1 publicitaire et commercial. Des magasins se sont spécialisés dans la vente d'articles pour tagueurs. Il existe un réseau parallèle, des associations et des festivals (musique, cinéma, peinture, graphisme) où les graffeurs se retrouvent et exposent.

Le tag, c'est l'art du pauvre, un chemin de traverse

"On commence à taguer vers 12 ans", me dit Martin. "On baigne dans le graffiti dès notre enfance", enchaîne Michael. Pour certains, ça passe comme les boutons à l'adolescence, pour d'autres, le graffiti leur fait explorer le monde. Michael raconte : "Derrière un tag il y a souvent un jeune en détresse, c'est un cri. Le tag c'est l'art du pauvre, un chemin de traverse, sauvage, vandale." "Mais c'est aussi un cri de joie", s'exclame Marmotte, "taguer est excitant, c'est une sensation forte, violente, une décharge d'adrénaline qui procure du plaisir". Michael ajoute : "Tu es content car tu as mis ton nom partout, tu annonces ton existence au monde entier. En même temps, tu sais bien qu'il y a des gens furieux parce que tu as sali leur façade." Il rit, en me confiant : "C'est quand même mieux que de se servir d'un cutter ! Dans la rue, on vit tous ensemble, toutes cultures confondues et on rêve d'être acceptés comme on est, différents." Les murs sont d'immenses livres offrant des pages vierges et gratuites que chacun s'approprie. "Le tagueur est un crieur public !" Il y a deux sortes de tagueurs, précise Martin : "Le vandale et le graffeur. Le "lettrage" du vandale est simple, minimaliste, en une ou deux couleurs, le chrome est sa couleur fétiche." Il "crache" son nom sur les murs, sa haine ou son amour, c'est selon, c'est comme la vie avec ses joies et ses violences. Il écrit rapidement pour ne pas se faire prendre, à "l'arrache".

"Éclairer Les Murs" en 3 D

Les meilleurs et les plus persévérants acquièrent une maîtrise du dessin et du graphisme. Ils font des fresques monumentales, à thème, qui allient le lettrage et le fond, de préférence dans des terrains vagues ou des surfaces privées. En se revendiquant comme mouvement artistique, les graffeurs s'affichent, s'apostrophent, se défient. C'est à qui fera la plus belle fresque ou à qui prendra le plus de risque (en dessinant dans un endroit interdit ou d'accès dangereux). L'objectif est de se montrer, de se faire connaître. "C'est comme dans le sport, il y a un esprit de compétition, d'émulation, chacun veut faire mieux que l'autre", dit Marmotte. La construction d'une grande fresque en 3D, par exemple, peut durer des semaines. "Les chantiers de La Bélière, du lycée boulevard Raspail ou des Zac Montsouris et Didot ont été des paradis pour les tagueurs du quartier", remarque Martin. Les palissades et les matériaux entreposés offrent d'excellents supports. "On escalade la palissade et, là, on est à l'abri des regards, on peut graffer pendant des heures sans être dérangé. En plus, il est rare que des plaintes soient déposées. Sur un terrain vague, ça ne dérange personne et c'est éphémère." Le métro est un lieu très prisé continue Martin : "Les tunnels sont une véritable galerie où le graffeur va répéter son nom à l'infini, mais il est très risqué d'y pénétrer." Les tunnels et les couloirs diffusent les "news" : "On voit qui a tagué, on y déchiffre des messages, l'info circule et alimente les papotages sur les "célébrités", comme Trane "qui a retourné Paris", Zeus "qui dessine les ombres", Smat le "vandale", ou sur les "anciens", comme Mode 2, O'Clock, Mao...." Marmotte me parle "des filles qui se sont fait un nom dans cet univers macho" : Fafi, Miss Van, Miss Tic (La Page n° 40). Martin déplore que le mouvement ait été récupéré, que les graffeurs ne soient plus aussi revendicatifs et dénonciateurs d'injustice qu'au début. "Le graffiti s'est embourgeoisé, il faut de la thune pour acheter le matériel. Une bombe coûte entre 2,5 et 5 euro, et pour faire une fresque, il en faut des bombes !" Des magasins spécialisés vendent toute la panoplie du tagueur : marqueurs, bombes, encre, revues, vidéos, masques, vêtements, et même une tenue "camouflée" style militaire ! Il enchaîne sur la mode "street wear": beaucoup de jeunes s'habillent de sweaters ou autres accessoires décorés de graffitis.

"L'exclusion me pousse à trouver d'autres manières d'utiliser l'univers conforme. Face à ma ligne d'horizon, je m'encre dans le bitume. J'ouvre des fenêtres dans les murs, entre lesquels on voudrait me contenir. En réponse à la ségrégation, je publie ma cité sur les métros" (Anne, dans la revue "Graffiti" n° 12).

"Amour" est né rue Ernest Cresson

JLD, l'auteur de ce tag, est devenu célèbre. Ce message, qui a le mérite d'être clair, a eu un impact considérable après l'attentat du 11 septembre 2001. "Je taguais aussi des mots comme persévérance, confiance, prudence et je dessinais des fleurs de lotus. Depuis 2001, j'inonde le pavé et les trottoirs du mot "Amour". En fait, ce n'est pas vraiment un tag ! On graffe à la verticale, moi c'est à l'horizontale !" "J'écris par terre, sans être vu, car le message est plus fort s'il est découvert lorsque l'on marche dessus." "Regardez", me dit-il, "je m'offre à la rue", et, joignant le geste à la parole, il met un genou à terre : "Je m'agenouille pour écrire "Amour", c'est un acte d'acceptation, de soumission." JLD est étonné de l'impact de ce mot. " Des gens me demandent un autographe, d'autres prétendent que je leur ai sauvé la vie ! " Des films et des reportages ont permis à "Amour" de faire le tour du monde. D'ailleurs, il est imité, il y a une "contrefaçon". Mais JLD s'en moque : "J'ai des apprentis qui taguent pour moi, ils contribuent à mettre de la lumière sur les trottoirs." Il ajoute, mystique : "J'aide les êtres humains à trouver leur voie dans l'univers, je suis un "saint civil", j'aime donner."

Un rideau de magasin rue Daguerre.

JLD est aussi peintre et poète. Il anime des séances de slam (*) à l'Entrepôt : "La plus belle scène de Paris", me confie-t-il avec plaisir. "Grâce au slam, on entend les bruits de la rue, les politiques devraient écouter !"

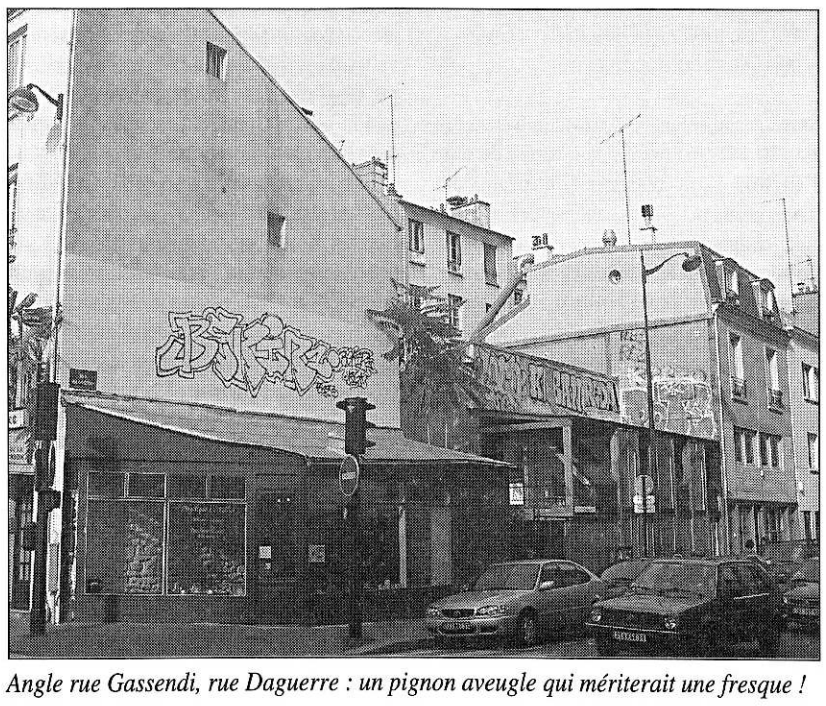
Une fresque sur le droit de vote des étrangers

Michael demande : "Pourquoi est-ce qu'on ne nous laisse pas des murs, des lieux où l'on pourrait s'exprimer librement ? On paye bien des architectes pour faire de grosses saloperies sur des murs pourris qui se dégradent vite à cause de la pauvreté des matériaux utilisés !" Pour lui, les graffitis dégradent moins l'environnement que les pubs. "Pourtant, les publicitaires ne prennent pas d'amendes, même lorsqu'ils installent leurs panneaux sans autorisation ! Ils sont grassement payés et utilisent de plus en plus le graffiti comme support !" Par exemple, une des dernières pubs de Nike a été conçue par des graffiteurs et le logo des TGV s'en inspire (alors que la SNCF réclame des millions d'euro de dédommagement aux tagueurs). Michael enchaîne : "On fait partie du plus grand courant de peinture de tous les temps : on peint des surfaces de plus de 700 m2, en travaillant des thèmes, des couleurs, des compositions, comme Michel Ange dans les églises !" Il s'enorgueillit d'avoir fait une fresque sur le droit de vote des étrangers. Grâce à son talent, il anime des ateliers d'expression graphique dans des centres culturels et vient d'ouvrir une boutique de vêtements avec Mamadou, son pote musicien. Le bail du local a pu être payé par leurs prestations dans la peinture et le rap. Il s'insurge : "Pour les graffeurs issus de milieux modestes, trouver une banque qui accorde un prêt relève du parcours du combattant ! " "Pourquoi ne pas embaucher les graffeurs", s'étonne Marmotte, "les lieux tagués coûtent moins cher à la collectivité que le nettoyage car ces peintures durent plusieurs années." Michael ajoute : "On ne demande rien d'autre que de vivre dignement, on devrait nous payer pour décorer les endroits sinistres ! "

JOSÉE COUVELAERE

"Les dégradations et détériorations des biens par des inscriptions, tags et graffs, sans autorisation préalable, sur les façades, les véhicules, les voies publiques ou le mobilier urbain sont répréhensibles par le Code pénal (1er mars 1994), articles 322-1, 322-2 et 322-3 du Code pénal."

(*) Slam : poésie, art oratoire qui permet à chacun d'improviser en prenant la parole.



Angle rue Gassendi, rue Daguerre : un pignon aveugle qui mériterait une fresque !

Cica
Onze panneaux pour les assos

● La mairie du 14e annonce l'installation de panneaux en accès libre.

La question de l'affichage associatif agite le 14e depuis plusieurs années ; nombreuses sont les associations qui réclament la création de panneaux en accès libre et qui se trouvent dans l'obligation de devoir coller leurs affiches sur le mobilier urbain et sur les murs pour informer les habitants de leurs activités (La Page n°58).

En matière d'espaces en accès libre, "Paris, c'est le degré zéro", reconnaît le maire du 14e en introduisant la séance du Comité d'initiative et de consultation d'arrondissement (Cica) du 16 décembre dernier, consacrée à l'affichage associatif et commercial. En effet, la Ville est très en retard dans ce domaine, et se trouve même dans l'illégalité : pour être en conformité avec la loi, elle devrait disposer d'une surface totale minimum de 1070 m2. Dans le 14e, en dehors des dix-huit panneaux sous verre qu'il faut réserver à l'avance et de l'espace provisoire d'affichage sur la palissade de la rue de la Gaîté (imposé par une convention avec une société privée), il n'y a que la place Flora-Tristan à être dotée d'un véritable panneau pour les associations ; la promesse d'en implanter un autre sur le terre-plein Alésia-Didot ne s'est pas concrétisée.

"Les choses bougent"

Cependant, "les choses bougent, même si c'est long", reprend le maire. Pour preuve, il annonce l'installation, en février, de onze panneaux associatifs en accès libre que Marie-Pierre de la Gontrie, élue parisienne en charge de la vie associative, lui a magnanimement accordés le jour-même. Si les associations accueillent ce geste favorablement, elles précisent tout de même que cela reste encore très insuffisant. Aussi, l'annonce d'une amélioration courant 2005 via le lancement d'un appel d'offres pour un marché de panneaux associatifs cherche à rassurer. De même, une solution peut être trouvée par l'intermédiaire des conseils de quartier : certains d'entre eux commencent à envisager l'utilisation de leur "budget d'investissement" pour l'achat et l'installation de panneaux.

Pourtant, malgré le discours volontariste, il subsiste tout de même quelques doutes sur la réelle volonté des élus à s'engager sur le dossier : en effet, outre le maire, ils n'étaient que quatre (sur vingt-neuf) à assister à la séance du Cica.

Publicité : le véritable affichage "sauvage"

Les associations attendent des panneaux d'affichage qu'ils soient vus par les habitants ; or, il faut reconnaître que l'espace public est d'ores et déjà saturé de panneaux commerciaux colorés, mobiles, lumineux, qui rendent quasi-invisible tout affichage associatif. De plus, loin d'être neutre, l'affichage commercial est aussi un vecteur idéologique important au service de la marchandisation de la société. Il vante une consommation pléthorique et sans fin de produits industriels, masquant les conséquences sociales, environnementales et culturelles d'un tel processus, aux antipodes de la démarche, citoyenne et solidaire, des associations. "Comment l'affichage associatif peut-il être remarqué dans une telle jungle ?" s'interroge Thomas Guéret, président de l'association Résistance à l'agression publicitaire et invité du Cica ; du fait des énormes enjeux financiers que représente ce marché, il explique "les difficultés pour lutter contre un tel envahissement et, même, à faire disparaître les panneaux commerciaux implantés illégalement !"

Mais les choses vont peut-être là aussi bouger car la Ville envisage de reconsidérer son règlement local de publicité dans un sens plus restrictif. Une délibération en ce sens devrait être débattue au Conseil de Paris au mois de mars et un travail de révision pourrait s'engager par la suite.

BRUNO MARTIN

ÉCOLE DIWAN

A l'occasion de l'ouverture d'une école du réseau "Diwan" au 7, rue du Moulin-Vert, Danièle Auffray, du groupe Les Verts au Conseil de Paris, a demandé au maire de Paris qu'il soutienne (matériel pédagogique, accueil périscolaire, locaux) l'association, qui promeut la langue bretonne. Un hic, toutefois : ce serait totalement illégal. En France, la langue de l'enseignement, des échanges et du service public, c'est le français, et puis c'est tout. Bien tenté, Danièle. A la prochaine.

Premier Forum social local dans le 14e

Une autre façon de débattre

● Le FSL14 s'est tenu début novembre 2004, dans les locaux du nouveau centre d'animation Vercingétorix.

Qui pouvait ignorer son existence ? 1300 affiches collées et 12000 tracts distribués invitaient, avec le dessin de Wolinski, "à débattre, réfléchir… et croquer du chocolat". Le FSL est une tentative de renouveler les formes habituelles de rencontre, en utilisant quelques règles simples. Il s'agit tout d'abord de partir des problèmes du quartier et les relier à des politiques, des causes ou des perspectives plus globales. Pour rendre cela vivant, on favorise au maximum le débat entre participants en refusant la formule consacrée de l'estrade avec la coupure entre ceux qui savent et exposent et ceux qui ont seulement le droit de poser des questions. Il faut ensuite tenter de dépasser le cadre des militants, associatifs, syndicaux ou politiques, pour intéresser aussi les simples citoyens, les étrangers, les jeunes et les enfants. Enfin réaliser un équilibre entre les débats et les autres formes d'expression : les spectacles n'ont pas un simple aspect festif, mais sont une autre manière d'analyser les réalités et de partager les plaisirs.

Critique sociale et convivialité

Toutes ces règles n'ont pas été, bien sûr, entièrement respectées mais, pour l'essentiel, la réussite était au rendez-vous. Environ 500 personnes ont participé aux débats et aux spectacles de ces quatre jours. Un public beaucoup plus large que les militants habituels, avec de nombreux visages inconnus, un bon équilibre entre hommes et femmes, jeunes et moins jeunes. Très peu de "catégories populaires", malgré la situation géographique du centre Vercingétorix, mais une dominante de classes moyennes, à l'image de la population majoritaire du 14e. De bout en bout, l'ambiance est restée chaleureuse avec, notamment, le pôle animé du bar, pour poursuivre les conversations et retrouver des forces. A côté de quelques boissons industrielles, tartes sucrées et salées, cookies et pâtisseries tunisiennes, quiches et cakes, thés à la menthe et cafés équitables, ont montré les talents culinaires des organisateurs. Au total, neuf débats, six spectacles et une animation "sur la route du chocolat", réservée aux enfants et parents, pour suivre la filière de la production jusqu'à la commercialisation et introduire ainsi la notion de commerce équitable.

Les spectacles ont mêlé simple plaisir à forte émotion, critique sociale et convivialité. Les textes durs et poétiques des cinq monologues, mis en scène par Marie-Do Fréval, en disaient beaucoup plus long sur la crise des intermittents du spectacle et leur rupture avec le ministre de la Culture que bien des débats plus convenus. La clown capitaliste Sicave (Pascale Heinisch), la rencontre des émigrés avec la capitale (Farouk Benalleg) ou les slams nous parlaient de la vie quotidienne. Sans oublier le pop-rock de Fatal Zazou et les poèmes et chansons populaires tunisiennes de Mohamed Bhar et Tarek Maatoug , qui ont fait vibrer la salle.

Les spectacles ont mêlé simple plaisir à forte émotion, critique sociale et convivialité. (Photo Pierre Gassin)

Tout le monde a pu trouver informations précises et matière à réflexion. (Photo Pierre Gassin)

Débats animés

Réunissant entre 25 à 60 personnes, les débats très animés ont permis une large expression de la salle. Avec aussi le revers de la médaille : un manque d'approfondissement, parfois une juxtaposition de quelques monologues un peu longuets, notamment de la part de certains responsables politiques. Mais, dans l'ensemble, tout le monde a pu trouver informations précises et matière à réflexion. Deux débats ont porté sur la santé : la Sécurité sociale et les pistes pour maintenir une solidarité collective. L'autre discussion partait des problèmes concrets du 14e. Les exemples de Saint-Vincent-de-Paul, de Cochin, mais aussi des hôpitaux privés participant au service public (Léopold-Bellan, Notre-Dame-de-Bon-Secours, Saint- Joseph) et de l'Institut de puériculture de Paris, montraient une réduction de l'offre de soins dans le 14e, mais aussi et surtout, une politique nationale de "libéralisation" de la santé. Cette réunion a permis aux membres des différents syndicats appartenant à des structures hospitalières du 14e de se rencontrer : ils ont parfois des difficultés à se concerter malgré "l'ennemi commun".

Deux autres débats ont traité d'expériences concrètes d'économie alternative : comment rendre l'argent solidaire ? Ici, avec l'aide au logement ou, à l'étranger, pour soutenir des projets ; comment favoriser le commerce équitable avec Artisans du Monde ? ; comment constituer dans le quartier une Association pour le maintien d'une agriculture paysanne (Amap) ?

"Immigration et citoyenneté" a montré les obstacles à la citoyenneté, en France, les avatars du vote des étrangers aux élections municipales et européennes, les difficultés d'être élus pour les Français issus de l'immigration. L'un des intervenants dans ce débat, a insisté sur son refus d'utiliser le mot "communautarisme": il existe des communautés qui créent de l'intégration sociale. Un autre débat a été consacré à l'impact des lois sécuritaires Sarkozy - Perben sur notre vie quotidienne et au nouveau rôle que la loi Borloo veut attribuer aux travailleurs sociaux.

Budgets participatifs

Après une mise en perspective historique, le logement, problème central de Paris et du 14e, a surtout été abordé au travers d'exemples concrets : squat de la rue de la Tombe-Issoire, immeuble SNCF de la rue de Gergovie ou foyer Sonacotra. Des approches alternatives, comme le projet de pension de famille, le groupe de travail élus-associations ou la possibilité de créer un service social spécialisé sur le logement à la mairie du 14e, ont également été présentées ou proposées. Les habitants ont été cordialement invités à faire pression sur les élus pour utiliser les possibilités de la loi de décentralisation, afin de multiplier l'offre en logements sociaux de la capitale.

Le fonctionnement des associations, des conseils de quartier et le budget participatif, ont permis d'aborder les nouvelles relations à établir entre démocratie représentative et autres formes de la démocratie. En utilisant les résultats d'un questionnaire envoyé aux associations du 14e inscrites au Comité d'initiative et de consultation de l'arrondissement (Cica), la question posée était de savoir si les associations expérimentaient des formes nouvelles de répartition du pouvoir et de débat, par rapport à des fonctionnements par délégation ou hiérarchiques, souvent critiqués dans la démocratie représentative.

La possibilité d'un budget participatif à Paris et dans le 14e a été introduite par un film sur l'expérience de Porto Alegre et par une présentation des caractéristiques spécifiques des budgets parisiens, éventuellement soumis à consultation. Le débat a bien montré que le combat serait long et les réticences nombreuses, notamment de la part de certains élus accrochés à "leurs chiffres" et à "leurs prérogatives".

Au final, un véritable pari : faut-il tout faire pour entrouvrir une porte et prendre au sérieux le discours de la mairie de Paris, en discutant les budgets d'investissement locaux et d'animation/information dans le 14e, ou considérer que c'est un simple gadget, sans avenir ?

Dominique Gentil

Jardins partagés

Et de trois !

● À la Sibelle, les Jardins de l'Aqueduc ouvrent leurs parcelles en février prochain.

La jeune famille des jardins partagés s'agrandit en février. Après ses aînés du square Auguste-Renoir et du Chanoine-Viollet, le p'tit dernier va enfin mettre un peu d'animation dans le nouveau quartier de la Sibelle (Zac Alésia-Montsouris). Fruit d'une gestation de sept mois, cette initiative marque le début d'une dynamique socioculturelle qu'il faut espérer féconde.

À l'origine de cette heureuse conception, une dizaine d'habitants convaincus des vertus bienfaisantes d'une vie de quartier. D'abord constitués en collectif (Un Jardin pour la friche) puis en association (Les Jardiniers de l'Aqueduc), ces voisins et voisines du cru s'appliquent à faire de cette butte adossée au mur du RER B un lieu ouvert au plus grand nombre. La tâche s'annonce délicate à en juger par l'enthousiasme suscité par le projet. Après un grand sondage d'un mois (juin 2004) et une campagne d'information effectuée pendant les journées des parcs et jardins (25 et 26 septembre 2004), plus de soixante foyers se sont manifestés soit environ cent quatre vingts personnes. Un chiffre encore provisoire car l'expérience des jardins partagés parisiens montre que les demandes continuent à progresser durant la première année d'activité.

Un côteau de 200 m² de parcelles cultivables.

Face à cette poussée de fièvre verte, les Jardiniers de l'Aqueduc gardent la tête froide. Le relief quelque peu tourmenté du site les a sûrement rendus tout terrain. Le côteau de 750 m² se dépliant sur trois paliers n'offrait, dans la proposition initiale de la direction des espaces Verts, que 160 m² de parcelles cultivables. Une surface utile que l'association a pourtant réussi à étendre, en concertation avec la mairie, à plus de 200 m². Cette nouvelle surface correspond peu ou prou à celle qu'occupe le square Auguste Renoir à la porte de Vanves. Aux dernières prévisions, les parcelles pourraient accueillir jusqu'à quatre vingts foyers. Le mode de fonctionnement du jardin, patiemment élaboré, a fait l'objet d'une charte du jardinier remise aux adhérents. Cette charte qui rappelle les droits et les devoirs de chacun repose essentiellement sur la culture en commun. La petite vingtaine de parcelles, attribuées par tirage au sort (voir encadré), accueillera un nombre minimum de foyers établi selon la surface disponible. L'organisation de chaque parcelle se fera de manière collégiale entre les foyers.

Liste d'attente

Les Jardiniers de l'Aqueduc n'entendent pas en rester là et veulent jouer la carte du partage sur l'ensemble du terrain. Pour éloigner l'épouvantail de la liste d'attente, l'association prévoit d'intégrer, autant que faire se peut, de nouveaux foyers demandeurs. Les talus qui bordent chaque plateau sont autant d'espaces cultivables qui permettent de gagner un tiers de surface de jardinage. Un carré spécial enfants est prévu en bas du jardin (20 m²). A l'entrée, une bande de terre d'environ 12 m² réservée aux enfants des écoles et aux personnes handicapées, accessibilité oblige. En tout, ce sont près de 300 m² qui seront mis à la disposition des habitants, des associations et des écoles du quartier.

L'inauguration prochaine de ce nouveau jardin partagé témoigne d'un besoin réel des habitants de la Sibelle, celui de voir naître des activités culturelles et sociales dans un quartier qui ne compte aucune infrastructure pour les accueillir. Le projet d'autres associations de proposer, entre autres, du soutien scolaire et un espace public numérique (EPN) est au point mort, faute de local. La municipalité s'est saisie du dossier. Espérons qu'elle le traitera avec la même efficacité que celui des jardins.

Yan Vandeputte

Pour la petite histoire

Les Jardins de l'Aqueduc doivent leur nom à la présence de deux aqueducs historiques dans le quartier de la Sibelle : l'aqueduc gallo-romain du IVe siècle et celui de Catherine-de-Médicis du XVIIe siècle. Autre référence à la latinité celle de Tommaso Francini, fontainier de la reine florentine, auquel on doit ce bel ouvrage. Il apparaît dans le quartier sous la forme francisée de Thomas- Francine, nom de la rue qui borde le jardin.

Vade-mecum du jardinier partageur

Les adhésions auront lieu le week-end du 5 et 6 février 2005.
Le tirage au sort des parcelles se fera le samedi 12 février sur le terrain situé entre les rues Thomas-Francine et Empereur-Valentinien.
Combien ça coûte ?
15 euro environ pour l'inscription d'un foyer. Ajouter 1,50 euro pour l'assurance de chaque personne supplémentaire.
Pour plus d'informations et pour participer aux Jardins de l'Aqueduc, contacter l'association des Jardiniers de l'Aqueduc 2, rue de l'Empereur-Julien Paris 14e. Tél. : 06 19 58 75 24
Site Internet : http://www.cotequartier.net, rubrique Côté jardin - Courriel : infos@cotequartier.net

Hôpital

Bras de fer à Saint-Vincent-de-Paul

● La Mairie de Paris s'oppose au démantèlement planifié par l'assistance publique de Paris (AP-HP).

Saint-Vincent-de-Paul, La Page en a déjà parlé (n° 64). Rapide rappel : en 1999, la direction décide de vendre le site pour des raisons budgétaires. Tollé ! Création d'un comité de sauvegarde. Concertation avec la direction générale de l'AP-HP. En 2002, le conseil d'administration de l'AP-HP adopte les conclusions unanimes du groupe de travail : les activités pédiatriques et de périnatalité du site de Saint-Vincent-de-Paul seront regroupées sur le site de Cochin-Port-Royal, et les terrains libérés accueilleront une structure médico-sociale innovante de prise en charge des enfants et adolescents handicapés, dont Paris manque cruellement.

Mais la direction de l'AP-HP n'a jamais abandonné l'idée de vendre le site, ce qui pourrait rapporter jusqu'à 400 millions d'euro. Alléchant, en période de restrictions budgétaires. Le 23 juin 2004, la directrice générale "n'exclut pas" que les orientations initiales du projet médical du nouveau Saint-Vincent-de-Paul soient remises en cause dans le cadre du plan stratégique 2005-2009, actuellement en cours d'élaboration. Ce plan coûtera entre 115 et 217 millions d'euros, et la directrice entend que ces dépenses soient financées dans le cadre du plan de retour à l'équilibre, qui prévoit une économie de 180 millions d'euro entre 2005 et 2007. Selon elle, "le plan d'équilibre contribuera à financer le plan stratégique".

L'opposition de l'Hôtel de Ville

De son côté, la Ville de Paris, dont le Maire est président du conseil d'administration de l'AP-HP, s'oppose fermement à l' "abandon progressif du volet pédiatrique du projet de Cochin-Saint-Vincent-de-Paul, incluant la fermeture des urgences pédiatriques sur ce site". Selon elle, cette perspective "[remettrait] en cause la cohérence du projet destiné,

Deux manifestations, à l'automne dernier, ont réuni soignants, usagers et élus. (PHOTO F. HEINTZ)

pour la première fois à Paris, à réunir les réponses médicales et médico-sociales de la prise en charge du handicap pédiatrique". M. Lhostis, qui représente le Maire de Paris au Conseil d'administration, souligne que les élus de la majorité municipale ont voté contre le plan d'équilibre en 2003, et qu'il n'ont pas l'intention d'avaler la couleuvre en 2005. Pour lui, plan équilibre et plan stratégique n'ont rien à voir, et il n'est pas question de "[réduire] une ambition à une démarche comptable". Un bémol, toutefois, la mairie de Paris admet qu'elle "n'a [...] pas de pouvoir opérationnel [...], qui revient de fait à la direction générale [de l'AP-HP]".

Pour la CGT, très active dans le comité de sauvegarde, la direction de l'AP-HP organise depuis maintenant deux ans un travail de sape et de casse des activités de l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul. Selon elle, les orientations du plan stratégique 2005-2010 montrent clairement que la fusion administrative des hôpitaux Cochin/Saint-Vincent/La Roche Guyon a pour seule finalité la fermeture de l'hôpital Saint-Vincent et la libération de ses terrains, qui pourraient être vendus avec grand profit.

http://www.paris.fr/fr/La_Mairie/declarations_maire_conseil/conseil15112004/AP_HP.asp

PASCAL VAN-DEN-HEUVEL

Hôpital, tribunal ou ministère ?

Le déménagement du palais de justice de Paris, qui se trouve sur l'île de la Cité, est à l'étude depuis une vingtaine d'années. Dans une lettre du 25 février 2004, le préfet de Paris, préfet de la région Île-de-France, demandait au Maire de tenir compte d'une "demande prioritaire" de l'Etat : inscrire le site de l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul comme réserve foncière susceptible de permettre la construction du nouveau tribunal de grande instance de Paris. Or le Maire s'oppose à la fermeture de l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul, et à l'annexion du site par le ministère de la Justice.

Un autre projet est dans les cartons ! Maire du 14e arrondissement, Pierre Castagnou est très surpris du projet de Michel Barnier, le patron du Quai d'Orsay, qui envisage de regrouper tous les bureaux de son administration sur le site de l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul.

« Troquer les juges pour les diplomates n'est absolument pas concevable, dit-il. Si le maire de Paris et moi-même avons fait part au gouvernement de notre opposition résolue à l'implantation du tribunal de grande instance de Paris sur le site de Saint-Vincent-de-Paul, pôle d'excellence en matière de pédiatrie, ce n'est pas pour y accueillir maintenant le ministère des Affaires étrangères.

D'autant que ce site, ajoute Castagnou, doit recevoir, à terme, un grand pôle médico-social de prise en charge du handicap pour enfants et adolescents, qui fait cruellement défaut à Paris et en Ile-de-France. »

Maison des adolescents

● Elle a ouvert ses portes le 6 décembre 2004.

Située dans l'enceinte de l'hôpital Cochin, elle se définit comme centre d'information, d'écoute et d'orientation. Elle affiche sa volonté d'accueillir tous les adolescents, dans la convivialité, avec des expositions et une cafétéria ouvertes au public. L'Espace santé se veut également structure de formation pour l'éducation à la santé et à la prévention. L'ensemble est situé dans le site de l'hôpital Cochin, 97, bd de Port-Royal (http://www.mda.aphp.fr/).

Le projet a été financé par les fonds privés de la Fondation Hôpitaux de Paris-Hôpitaux de France, dont Bernadette Chirac est la présidente. Mais le coût de fonctionnement de la structure est à la charge de l'AP-HP. Le précédent directeur général de cet organisme estimait que ce coût et les besoins en personnel étaient disproportionnés, pour une Maison peu adaptée au traitement des "ados en souffrance", alors qu'un centre de soins et de consultation pour adolescents existe déjà à Paris (1).

Le comité de sauvegarde de Saint-Vincent-de-Paul avait, quant à lui, l'intention d'interpeller Bernadette Chirac lors de l'inauguration de la Maison des adolescents, en novembre dernier. Défenseur du service public contre charité privée, comité proche de la CGT contre femme politique de droite, France d'En-bas contre dame de la Haute : on allait voir ce qu'on allait voir ! Or on obtient une alliance objective. La Présidente octroie une heure de son temps – une heure ! – pour rappeler au comité que le projet de la Fondation s'inscrit dans celui, plus global, de pôle médico-social du handicap et des adolescents ; le Comité lui offre la page d'accueil de son site (http:/ www.sauvonssaintvincent.com). Mais quelle présidente ? La présidente d'une fondation privée, ou la femme du Président ?

(1) L'Espace santé jeune de l'Hôtel-Dieu, réussite incontestée dans le milieu médical, a accueilli 3500 adolescents depuis sa création, en 1990.

P. V.

Rue de Gergovie

Un sale coup de barre !

● Depuis près de deux ans, la barre du 1, rue de Gergovie est l'objet d'enjeux sordides.

L'immeuble contigu aux voies SNCF a été construit en 1962, selon les normes du logement économique, par la société Logéco. La construction, financée par des fonds publics, était pour l'essentiel destinée à loger les cheminots (mais aussi quelques autres foyers) délogés de leurs immeubles appelés à être démolis lors de la reconstruction de la gare Montparnasse. Depuis quarante ans, les baux ont été reconduits tacitement d'année en année, tandis que les réévaluations du montant des loyers suivaient l'indice du coût de la construction. Partant de loyers minimes, adaptés aux salaires, les prix actuels restent inférieurs de moitié aux prix des loyers HLM.

L'histoire explique cette situation, mais aussi le bâtiment lui-même de qualité très modeste et l'emplacement, contigu aux voies, ce qui provoque des vibrations accompagnés des bruits incessants de la vie du rail ; les cheminots ont des horaires difficiles, et même leur repos est ponctué du crissement des locos et du tintamarre des rames de banlieue.

Les grandes manœuvres d'intimidation

Récemment, des procédures brutales de renouvellement des baux sont mises en œuvre, avec des loyers multipliés par deux, trois ou plus. Un véritable harcèlement avec lettres recommandées, avis d'huissiers et appels téléphoniques de la société gérante, la SFCI (filiale de la SNCF depuis 2002).

Sur une centaine de cas, la moitié a choisi de rester groupée autour de l'association des locataires. Les cas traités isolément devant la commission départementale de conciliation, composée à parité de fédérations de locataires, de syndics de propriétaires et d'un administrateur de la préfecture, ont abouti à des résultats inégaux.

Aujourd'hui, la mobilisation de l'association des locataires et des syndicats, la prise de position du maire du 14e, l'écho du forum social local (voir article p.4) où la question a été évoquée, le vœu émis par René Dutrey au conseil de Paris, tout cela permet d'espérer.

D'autant que la manifestation du 15 décembre 2004, qui a mobilisé 300 personnes devant le siège de la société gérante, a permis d'obtenir quelques premiers résultats : gel des loyers pour les personnes de plus de 80 ans ; le loyer, hors charges, ne dépassera pas 30 % du revenu ; l'ouverture d'une table ronde sur le logement SNCF ; la nomination d'un médiateur pour les cas sociaux.

Ces avancées sont insuffisantes. Ce n'est qu'un début. Une procédure juridique devant le tribunal d'instance est actuellement en cours, avec un rendez-vous fin janvier 2005.

Paris ghetto de riches...

Le renouvellement des baux avec réévaluation des loyers ne se justifie que s'il s'accompagne d'une réelle amélioration de l'habitat (insonorisation, isolation thermique, réhabilitation selon des normes de qualité, ouverture de lieux collectifs etc.). Ici, l'alignement brutal sur les prix du marché oublie la réalité du bâti, l'aridité de son architecture, l'environnement bruyant. On oublie surtout que depuis plus de quarante ans des personnes aujourd'hui à la retraite ont payé leur loyer et ont gagné le droit à une vie décente dans leur logement. Les condamner à déménager pour satisfaire les exigences spéculatives d'une société n'est pas digne de la République des droits de l'homme.

Paris n'a pas vocation à devenir un club de nantis. Les personnes à revenus modestes ont autant le droit d'y vivre que quiconque. Outre notre riche tradition populaire, c'est la diversité qui fait la vie. Le groupe des Verts, participant à la majorité du conseil municipal, se dit favorable à l'acquisition/réhabilitation de l'existant. Il y a donc là un chantier à réaliser – d'autant plus que certains locataires sont logés par la Ville de Paris.

...ou Paris citoyen

Les anciens de la SNCF savent résister et lutter ; les habitants du quartier, les voisins, les associations, les dirigeants politiques locaux sont à leur côté. Les bafouer, c'est injurier le quartier entier.

N'oublions pas qu'il y a vingt-cinq ans c'est une mobilisation citoyenne qui a permis d'éviter la création d'une voie rapide sur l'actuel emplacement de la rue Vercingétorix et de la coulée verte. " Le progrès ne vaut que s'il est partagé par tous " : la SNCF l'a dit ; il lui reste à le prouver.

LOÏC MONNIER,
UN VOISIN INQUIET ET SOLIDAIRE

* Voir aussi l'article paru dans "La Page", n° 64)

MAZIAMO ET ANTONIO

Venus d'Angola en 2002, Antonio (20 ans) et son frère Maziamo (10 ans, élève à l'école Pierre-Larousse) ont cherché refuge en France, leurs parents et frères ayant été assassinés pour des raisons politiques. Mais l'administration a refusé l'asile à Antonio qui risque l'expulsion vers son pays d'origine. Pour éviter la séparation des deux frères, un collectif de parents et d'enseignants de l'école s'est constitué pour les soutenir. Son avocat va déposer un recours auprès de la préfecture. Antonio dispose d'une promesse d'emploi s'il est régularisé.
Pour signer la pétition de soutien : http://maia1.free.fr

● Abonnez-vous à La Page

Six numéros : 8 € ; soutien : à partir de 15 €. Adressez ce bulletin et votre chèque à l'ordre de L'Equip'Page : 6, rue de l'Eure 75014.

Nom.....
.....
Prénom.....
Adresse.....
.....

DESTRUCTION A LA FERME MONTSOURIS

Fin décembre, alors que la plupart des militants et des élus du 14e étaient en vacances, la Soferim en a profité pour introduire dans la cour de la ferme Montsouris une pelleteuse de neuf tonnes.
Le prétexte était de préparer le terrain pour les archéologues de l'Institut national de recherches et d'archéologie préventive (Inrap).
Le propriétaire a démoli un mur, nivelé le sol de la cour en détruisant les jardins et abattu plusieurs arbres de cet espave vert protégé (Evip) dont le sous-sol abrite les carrières médiévales classées de Port-Mahon.
Le maire du 14e a sasi le préfet pour faire stopper les travaux engagés par la Soférim à qui la Ville de Paris refuse par ailleurs tout permis de construire mais qui s'autorise à démolir le patrimoine parisien.
Par ailleurs, au mois de décembre, le promoteur immobilier a déposé une Déclaration d'intention d'aliéner (DIA) auprès de la Ville de Paris signifiant qu'il serait prêt à vendre le site. Le maire du 14e a donc saisi le maire de Paris, Bertrand Delanoë, pour que la Ville se porte acquéreur du site en vue d'y réaliser un équipement public de proximité.

Dictionnaire

Le bonheur en petites coupures

● Entretien avec Alain Schifres, autour de son "Dictionnaire des menus plaisirs".

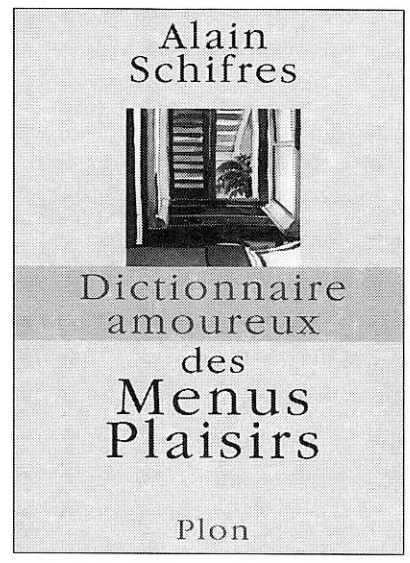
Auteur des *Parisiens* et des *Hexagons*, journaliste au Nouvel Observateur puis chroniqueur à L'Express, Alain Schifres publie *le Dictionnaire amoureux des menus plaisirs* (Plon)*. Après son *Dictionnaire des idées reçues*, des propos convenus et des tics de langage, il nous propose un répertoire des "menus plaisirs que nous éprouvons tous, même les pauvres, même les riches". Comme l'auteur habite le 14e depuis 1969, notre quartier y a la part belle : personnages, cafés et marchés.

"Quand on m'a offert de composer ce dictionnaire, ma première pensée amoureuse fut pour l'œuf mayonnaise". Maniant un humour à la Groucho Marx, Schifres n'évite que les sujets à la mode. Le point de vue de l'humoriste croise le regard de l'entomologiste : de l'œuf mayo aux eunuques, de la mythologie au plaisir subtil d'être assujetti à l'impôt, des hérésies à la pomme de terre. Sa philosophie est claire : "Je ne parlerai que de mes plaisirs, forcément, étant l'amoureux, mais avec l'excuse et l'espoir qu'ils rencontreront ceux d'autrui. Les sensations les plus simples et les plus intimes, étant aussi, par hypothèse, les plus universelles". L'auteur distingue la quête du plaisir et le plaisir inattendu qui confine au moment parfait.

Le dîner sans peine

Manger en lisant les ragots de la politique intérieure dans le Canard Enchaîné est un plaisir préparé dont il se délecte chaque semaine. Pour dîner sans peine, il nous recommande l'usage du cliché, "une commodité de la vie, comme avoir l'eau du robinet. Il permet dans un dîner de mettre la conversation en pilotage automatique et de se consacrer à ce qu'on mange." Car Schifres est plutôt bon vivant. Un chapitre sur l'art d'accommoder les restes ressuscite le pot-au-feu, le bouillon et l'os à moelle tout en vantant les plaisirs de la récupération de fourbis et de bouts de machins. "Mais pas de bonheur plus simple et plus rond que celui d'engouffrer un œuf mayonnaise !" A ceci près que, dans les restaurants, il est rare qu'on vous les serve par deux : "Trois moitiés, c'est déjà beau. Je supporte mal l'idée que la quatrième se promène dans une assiette étrangère."

Depuis qu'il a "fait valoir ses droits à la retraite", l'ancien journaliste découvre le matin : "N'étant plus forcé de me lever, je le fais sans effort." Debout dès 6h30, il mène une vie monacale à écrire dans son bureau de la rue Marié-Davy. Un quartier presque trop tranquille, au pied du couvent des Franciscains, "cafardeux même, le dimanche après-midi. Depuis l'instauration du quartier vert, c'est plus calme qu'un village de la Creuse" (d'où il tire ses origines familiales). Le plaisir s'insinue partout : dans l'idée de prendre son temps, de redécouvrir l'ennui, véritable support de la rêverie. A l'inverse des enfants d'aujourd'hui qui consomment tout le temps. L'auteur n'hésite pas devant un néologisme, comme l'évitisme : "J'ai rarement goûté à faire les choses autant de plaisir qu'à m'en dispenser".



Le marché, dernier exotisme

Il aime les marchés, les vrais, ceux où "les volailles sont équipées de foies de volaille et où les œufs sont du matin". Il regrette le marché couvert de la rue Daguerre et s'en veut de ne plus s'aventurer jusqu'à celui d'Aligre dans le 12e. Le marché, c'est le dernier exotisme : "Toute la semaine, les gens mangent chinois, italien, marocain ou indien mais, au marché, le dimanche, ils achètent français". Les gens du quartier sont bien sûr en bonne place dans ce dictionnaire qui commence par régler son compte au riverain : "Suffit qu'on touche à "l'image du quartier", projetant d'y installer je ne sais quel équipement médico-social ou même, dieux du ciel, des logements pour les pauvres... alors l'individu le plus policé hulule et vocifère. Ses traits se décomposent. Il signe des pétitions, dépose des plaintes, met ses enfants dans le privé... descend manifester sur le trottoir, qu'il pleuve ou vente". "Pas d'hypocrisie, nous sommes tous un peu riverains !", confie l'auteur. Si vous en avez assez du Paris insolite et mystérieux, risquez-vous avec lui dans le Paris évident et banal, tout à son plaisir de croiser des inconnus : "Les mêmes tous les jours. Des inconnus familiers." Des figures que vous reconnaîtrez sans doute dans notre quartier : le type de travers, l'amiral et l'homme cassé, le soixante-huitard effiloché ou encore la belle et élégante Japonaise brodant à la terrasse d'un café.

Aux bistrots, Alain Schifres préfère les brasseries, "sorte de théâtre où l'appétit s'augmente de celui des autres, avec le brouhaha comme musique de scène et d'immenses miroirs comme décor". Les derniers endroits où l'on pratique encore devant vous la "cuisine de guéridon" : flamber des crêpes ou préparer un canard ! Etant jeune, il n'osait pas entrer à La Coupole ; depuis qu'elle est tombée dans le giron de l'empire Flo, il n'y met plus les pieds. En revanche, La Closerie des Lilas ou Le Select n'ont pas changé. Il fréquente aussi le Zeyer, place d'Alésia, Le Raspail Vert, à l'angle des boulevards Edgar-Quinet et Raspail, ou Chez Péret, rue Daguerre.

Comme il se doit, le dictionnaire se clôt à "zinc", "où subsiste un certain machisme". Et l'article "Femme", dans tout ça ? Il se contente d'un "Ah, les femmes." En résumé, un livre à mettre entre toutes les mains, souverain contre l'angoisse : "Un peu comme Proust et Hergé qui, dans des genres différents, nous délivrent du temps et de la mort".

François Heintz

* Dictionnaire amoureux des menus plaisirs, 456 pages, Plon (2005), 24 €. Alain Schifres a aussi publié : Les Parisiens, éd. J.C. Lattès (1990) ; Les Hexagons, éd. Robert Laffont (1994) ; Le Nouveau dictionnaire des idées reçues, éd. J.C. Lattès (1998) ; La chute des corps, éd. Gallimard (2003).

NTIC et gâteau au chocolat

L'édifiante histoire de Green.com

● Avec son dernier roman, Béatrice Hammer, nous offre un récit jubilatoire et effronté qui dépeint les travers du monde de la communication.

Commençons par la couleur de la cravate. Fondamental, n'est-ce pas ? Une faute de goût et c'est toute une carrière de chef d'entreprise qui se trouve compromise. C'est ce que se dit le PDG du groupe GGG, invité de l'émission "Business Challenge", lorsqu'il se présente dans les studios de France 1 avec une cravate verte. Se rendant compte de son erreur stratégique, il justifie à chaud son choix en annonçant, devant des millions de téléspectateurs, la création de la cellule Green.com. Un scoop !

Aussitôt on s'empresse de constituer une équipe. Rien de plus facile. Il suffit d'extraire deux ou trois employés du placard, d'épousseter quelques carrières en panne et le tour est joué. Les membres désignés n'ont aucune idée de la fonction de Green.com. Les chefs non plus. Peu importe. Les membres de ladite cellule se réunissent, s'organisent, se trouvent un logo, discutent en buvant un café accompagné d'un succulent gâteau au chocolat.

Comme on ne peut imaginer une telle structure sans "pilote opérationnel", on fait appel à un "audit éclair sur le leadership au sein du groupe", une méthode qui, vous l'aurez deviné, vient des States où elle a donné d'excellents résultats.

Pendant ce temps, au sommet de la hiérarchie, on s'active. On s'envoie des mails. En "Priorité : haute" cela va de soi et en "Confidentialité : totale" cela va sans dire. À peine un mail vient-il d'arriver que la réponse fuse et si les destinataires des "CC" s'en mêlent, les "mailboxes" ne tardent pas à déborder. Il faut avouer que les "zimèles" c'est amusant, ça rompt la solitude et ça donne l'impression d'exister ! Et quel confort ! Pas de formule de politesse, un "salut" citoyen, un "hello" fraternel ou un "hi" anglo-saxon très tendance suffisent. C'est que nous sommes à l'époque des NTIC. Je ne vous ferai pas l'affront de vous dire que cet acronyme signifie "Nouvelles techniques de l'information et de la communication" car il ne vous aura pas échappé que ces dernières sont le nerf de la guerre, le cœur de la mondialisation, le vecteur grâce auquel la thune se déplace à la vitesse de la lumière.

Les membres de Green.com, eux, décident de ne pas utiliser les NTIC et se mettent à réfléchir ! Ils se donnent pour but de créer des réseaux d'échange, de développer la convivialité tout en partageant le gâteau au chocolat que mitonne l'un d'entre eux. Leurs cogitations aboutissent à la mise au point des "Contes de Green", une formule qui va mettre à mal la planète GGG.

Évidemment, autour de GGG gravitent des cabinets de tous poils dont PP Consulting SA et JD Conseil, passés maîtres en "human resourcing" et "FRH" (traduction pour les nuls : "flux des ressources humaines"). Et tout va pour le mieux : les consultants consultent, les conseillers conseillent, les formateurs formatent. Tous font appel à des concepts révolutionnaires comme les "3R" : "Réactivité, rationalité, rage de vaincre" qui sont les qualités fondamentales du manager et prêchent que dans l'âme d'un chef se mêlent et s'affrontent animalité, féminité et virilité. Des jeux de rôle (évidemment) interactifs complètent cet enseignement théorique de haut niveau.

Lancée, la cellule Green.com ne va pas s'arrêter. De réunion en réunion avec les chefs, les employés, à Paris et en province, elle continue son petit bonhomme de chemin et découvre que l'entreprise GGG est pourrie à la base, qu'une secte ronge les fondations, que plusieurs responsables s'en mettent plein les fouilles...

J'ajoute que Béatrice, ancienne collaboratrice de la Page, nous présente une réjouissante galerie de portraits : membres de Green.com, PDG, chefaillons, consultants et seconds couteaux sont campés avec férocité ou tendresse, c'est selon, et toujours avec humour. À croire qu'elle a une certaine connaissance du milieu.

Jacques Bullot

"L'Édifiante histoire de Green.com", éditions A Contrario, 2004, 581 pages,18 €. On peut se procurer ce livre notamment à la librairie Tropiques, 68, rue Raymond Losserand, 75014. Déjà publiés "La princesse japonaise" Critérion, 1995 ; "Cannibale Blues", Pétrelle, 1999 (La Page, n°42) ; "Soleil glacé", Le Serpent à plumes, 1999 ("La Page" n°44) ; "Lou et Lilas", Pétrelle, 2000 ("La Page" n°46).

Billet d'humeur

Le ramage de l'ami Pierrot

De conseil d'arrondissement en Cica*, l'ami Pierrot prend ses aises... et des airs de vieil instituteur voulant se faire aussi gros que le bœuf de la célèbre fable. Au gré des séances, notre phénix gonfle le jabot, fustige, interrompt, se moque... mais surtout joue la montre ou noie le poisson en guise de réponse aux questions embarrassantes. Aucun des membres de sa majorité municipale n'est épargné et il est parfois difficile pour eux de garder leur sang froid ou de ravaler leurs larmes tant les commentaires du maire peuvent être cinglants.

Lors de la séance du conseil d'arrondissement du 29 novembre par exemple, l'adjointe à la voirie s'est ainsi fait interrompre deux fois par le maire qui s'est mis à lui expliquer, sur un ton paternaliste, ce qu'elle devait dire... alors qu'elle était en train de le dire !

Au cours du Cica du 21 octobre, c'est avec un responsable d'association que le maire a joué cruellement... comme un chat avec une souris. Cela devenait tellement insupportable que la plupart des représentants associatifs ont protesté en demandant au maire de cesser le supplice et de revenir à l'ordre du jour.

Paradoxalement, seuls les élus de l'opposition semblent être encore ménagés par notre roitelet soleil. Mais à force de vouloir faire un bon mot sur chaque sujet, d'intervenir sur tout avec suffisance, de reprendre n'importe qui avec arrogance, de la même façon que le faisait son prédécesseur, l'ami Pierrot risque fort de perdre de son plumage et de s'attirer plus d'inimitiés que de soutiens. Enfin, mois après mois, les quelques habitants courageux qui assistent à ces séances interminables sortent écœurés de voir le débat politique rabaissé à de si pitoyables passes d'armes.

"À bien écouter l'homme et son ramage, on saisit mieux les idées en leur naissance", enseignait le philosophe Alain. Une explication au phénomène ?

Jean-Paul Armangau

(*) Comité d'initiative et de consultation d'arrondissement : au cours de ses séances élus et responsables associatifs débattent d'un sujet déterminé par avance.

Piétonisation de la rue Daguerre

● Une participation décevante et un clivage accru entre habitants et commerçants.

Après une première consultation des habitants et des commerçants en octobre 2003 avec plus de 500 réponses, et un vœu du conseil de quartier Mouton-Duvernet, le micro quartier autour de la rue Daguerre est devenu piétonnier, seulement le dimanche, entre le 11 juillet et le 28 novembre 2004.

Comme convenu, le test a fait l'objet d'une évaluation par questionnaires envoyés par une filiale privatisée de La Poste, précédée par des permanences du conseil de quartier dans la rue.

Mauvaise distribution des questionnaires, faible intérêt des habitants ou campagne insidieuse de la part de certains, laissant croire que la piétonnisation le dimanche "n'était qu'une première étape d'une piétonnisation permanente", la participation n'était pas au rendez-vous. Sur les 8000 questionnaires envoyés, 303 seulement sont revenus. Si la majorité des habitants est favorable à la poursuite de l'expérience (52%) ou veut même aller plus loin en l'étendant à l'ensemble du week-end (7%), les commerçants, en revanche, y sont devenus très hostiles (87%).

Des débats animés en perspective pour trouver une solution de compromis, entre la "priorité piétons" tous les jours de la semaine en jouant sur le civisme des automobilistes et la poursuite de la piétonisation limitée en l'améliorant sur de nombreux points (macarons pour les résidents, accès des taxis ou sorties des garages...).

Dominique Gentil

(Illustration Cyril Joscet et Laure Crech'Riou)

Mémoire du quartier

La mégère de la rue Daguerre

● Août 1942. Il fait chaud à Paris, mais c'est l'hiver, la période noire de l'occupation nazie.

Le 16 juillet, la police française a raflé, sur ordre de Bousquet et de Darquier de Pellepoix, 13 000 juifs parisiens. Les affiches rouges de von Schaunburg, commandant du "Groß Paris", menacent : les parents masculins, ascendants et descendants, des "terroristes" seront fusillés, les femmes condamnées aux travaux forcés et les enfants de moins de 17 ans enfermés. Le 23 juillet, trois jeunes FTP condamnés à mort dans l'affaire de la rue de Buci ont été guillotinés (1). Le 31, des centaines de chars ont patrouillé dans les grandes artères de Paris.

Lise London raconte (2) :

"Notre direction de l'Union des femmes de l'Ile-de-France décide de relever le gant en organisant une action spectaculaire (...) pour prouver l'impossibilité de venir à bout de la Résistance par la terreur.(...) La manifestation de masse se déroulera dans un quartier populaire avec le soutien et la protection de groupes de partisans. Le choix se porte sur le quartier Denfert-Rochereau où se trouve, au coin de la rue Daguerre, un des plus grands magasins Félix Potin de Paris." Il s'agit donc d'une manifestation de femmes organisée par des femmes. La date retenue est le samedi 1er août. Lise est chargée de la coordination et c'est elle qui, à 16 heures, devra prendre la parole pour déclencher l'action. La directive est rapidement répercutée du haut en bas de la pyramide jusqu'aux groupes de base formés de trois femmes.

La queue devant Félix Potin

Le 1er août, en début d'après-midi, Lise retrouve Viviane (nom de guerre d'une infirmière responsable d'un comité parisien) sur le quai de la station Mouton-Duvernet. Viviane doit suivre Lise comme son ombre et garder en main les tickets de métro qui permettront aux deux femmes de s'engouffrer dans la station Denfert-Rochereau, dès que l'action sera terminée. "J'enfile le ciré noir et coiffe le béret qu'elle m'a apporté. J'ai ainsi la silhouette de Michèle Morgan dans "Quai des Brumes", adoptée par de nombreuses Parisiennes." Trois partisans, chargés de la protection, accompagnent Lise et Viviane dans la rue Ernest Cresson pour permettre aux quinze FTP dispersés sur les trottoirs de les reconnaître : "Lentement, en bavardant, nous cheminons au milieu de cette rue (...) et revenons sur nos pas pour leur donner le temps de bien nous "photographier"."

Quelques minutes avant le début de la manifestation on remarque, dans la queue qui s'est formée devant Félix Potin, des femmes endimanchées parmi lesquelles les dirigeantes des comités et leurs recrues ; toutes portent un sac à provisions où sont dissimulés tracts et papillons. Peu avant l'ouverture, des vendeurs dégagent la porte d'entrée du magasin. Lise et Viviane se postent en face, sur le trottoir. Les manifestantes affluent de partout. La rue Daguerre est pleine à craquer.

Lise London se souvient :

"Je grimpe sur un étal au coin de l'avenue d'Orléans et harangue la foule : « L'occupation avec son cortège de malheurs, de restrictions, de crimes a assez duré... Il est temps d'agir. Les Français doivent refuser de travailler pour la machine de guerre allemande (...) Femmes, empêchez vos maris, vos fils de partir travailler en Allemagne (...) C'est le moment de passer à la lutte armée (...) Le deuxième front va bientôt s'ouvrir. La libération approche ».." Tracts et papillons sont lancés sur la foule qui entonne La Marseillaise. À ce moment, un vendeur de chez Potin essaie de déséquilibrer Lise en lui saisissant une jambe. D'un coup de pied, elle se dégage mais un agent de police la saisit à bras-le-corps. Elle se débat, réussit à lui échapper et remonte la rue Daguerre en courant. Des coups de feu éclatent. Des sirènes de police hululent. Peu après, elle se retrouve seule dans le cimetière Montparnasse, se défait derrière une tombe du ciré noir et du béret. Mais Viviane a disparu. Lise n'a plus de sac, pas un sou et pas de ticket de métro. Elle va vers Montparnasse et s'arrête rue d'Odessa où elle espère retrouver une amie qui, malheureusement, est absente. La concierge, "une brave femme", lui donne des vêtements et un peu d'argent.

Plus tard dans la journée, des camarades lui apprennent que pour protéger sa fuite deux FTP ont tiré sur les policiers trop zélés qui la poursuivaient, revolver au poing. Blessés, les flics se sont écroulés sur le pavé. Un officier allemand, témoin de la scène, a dégainé et tiré sur la foule. Un partisan l'a abattu et blessé grièvement.

Le lendemain, dans un appel à la population, de Brinon, ministre de Pétain, se déchaîne contre "la mégère de la rue Daguerre". La presse reprend ce qualificatif. Du coup, la manifestation a un large écho dans le pays.

Arrêtée par la police française

Le mercredi 12 août, Lise a rendez-vous avec Gérard, son mari (3), dans l'appartement d'un ami au 22, rue Copernic. Voici son récit : "Je commence à monter l'escalier, bruyamment à cause de mes semelles en bois. Des bruits de voix me parviennent des étages supérieurs. Je m'arrête sur le palier de l'entresol où se trouve la loge des concierges et fais semblant d'arranger ma coiffure (...) Les voix se rapprochent. Je reconnais celle de Gérard, qui, ayant entendu mes pas, essaie de me faire comprendre qu'il y a péril en la demeure. Je dévale les escaliers et me retrouve dans la rue. La concierge, qui guettait derrière son rideau, lance l'alerte : « Elle est là ! Elle vient de descendre... »" Un inspecteur, revolver au poing, se lance à la poursuite de la jeune femme et la rattrape. Les flics sont jeunes. "Pourquoi nous arrêtez-vous ?" proteste Lise. "Vous êtes des Français, vous ne pouvez pas travailler pour les Allemands. Laissez-nous partir..." Insensibles aux arguments patriotiques, ils embarquent Lise et Gérard au commissariat.

Lise apprendra plus tard que c'est sur la dénonciation d'un indicateur de police chargé de surveiller le quartier Odessa que la police a pu remonter jusqu'à la planque de la rue Copernic et tendre la souricière. La concierge de la rue d'Odessa sera arrêtée peu après et mourra à Ravensbrück.

Si l'Histoire a retenu le nom de Lise London, elle a, en revanche, oublié ceux des agents, inspecteurs et indics de la police de Vichy, de l'employé collabo de Potin, de la concierge pétainiste de la rue Copernic et autres salauds très ordinaires.

Après huit jours et huit nuits d'interrogatoires, Lise London est transférée à la Petite Roquette. Elle échappe à la peine capitale parce qu'elle est enceinte, mais sera déportée à Ravensbrück. Elle a aujourd'hui 88 ans.

Jacques Bullot,
d'après le récit de Lise London

(1) Le 31 mai 1942, un groupe de femmes communistes emmené par une jeune institutrice manifeste, rue de Buci, devant un entrepôt de marchandises destinées à l'Allemagne, ameute les ménagères et les incite à se servir en boîtes de conserve, sucre etc. La police charge. Les FTP (Francs-Tireurs et Partisans, groupe de résistance contrôlé par le PCF) chargés de la protection ripostent. Arrêtés et déférés devant une cour spéciale, ils sont condamnés à mort.

(2) "La mégère de la rue Daguerre", éditions du Seuil, 1995. Sur la Libération de Paris, voir La Page n° 65.

(3) Gérard n'est autre que Artur London, l'auteur de "L'Aveu".

Des heures d'attente et, parfois, ne rien avoir... (Photo D.R)

Fragment du poème de Jacques Prévert intitulé "La rue de Buci maintenant", écrit en 1942, publié dans "Paroles".

(...) et la misère debout fait la queue aux portes du malheur
aux portes de l'ennui
et la rue est vide et triste
abandonnée comme une vieille boîte au lait
et elle se tait.
Pauvre rue qui ne veut plus qui ne peut plus rien dire
pauvre rue dépareillée et sous-alimentée
on t'a retiré le pain de la bouche
on t'a arraché les ovaires
on t'a coupé l'herbe sous le pied
on t'a rentré tes chansons dans la gorge
on t'a enlevé ta gaieté
et le diamant de ton rire s'est brisé les dents
sur le rideau de fer de la connerie et de la haine
et les gosses du quartier ne sortent plus de chez le
boulanger souriants en mangeant la pesée (...)

Revue

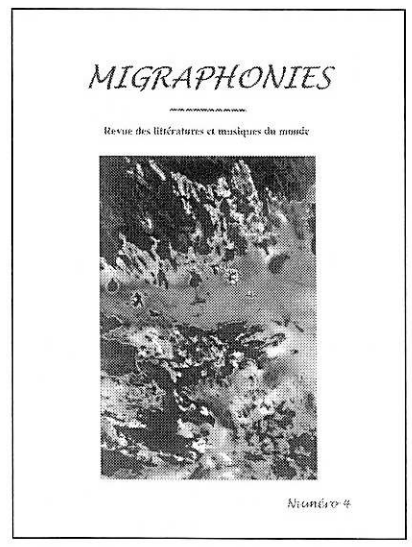
Migraphonies démarre 2005 en beauté

Riche et variée, Migraphonies n° 4, revue des littératures et musiques du monde, vient de paraître. Toujours avec autant de bonheur, elle nous fait partager la découverte de nouveaux talents et entendre ceux qui s'expriment trop rarement : "Migraphonies, voix de tous les migrants du monde, est celle aussi de celles qui ne peuvent se faire entendre, de celles à qui on a cousu les lèvres", rappelle Patrick Navaï, directeur de cette belle revue éditée dans notre arrondissement et ouverte aux cultures des cinq continents.

La rubrique littérature ouvre sur les poèmes de Marlena Braester, présidente de l'Union des écrivains israéliens de langue française. On y retrouve les calligraphies du poète Shi Bo, qui demeure dans le 14e, et on y découvre les poèmes du Sénégalais Daouda Ndiaye, de l'Iranienne Afsaneh Khalpour et de Cécile Oumhani, "femme des deux rives de la Méditerranée".

Roland Husson célèbre le centenaire de Pablo Neruda et la poétesse et musicienne Murielle Lucie Clément disserte sur Baudelaire et la musique, sans oublier les migraphonies provençales de Philippe Blanchet.

En musique, on lira les entretiens avec Marc Vella, le pianiste nomade, et avec Cécile Corbel, la talentueuse harpiste celtique résidant rue Ducouëdic (14e). Le guitariste Patrick Saussois, fondateur du groupe Alma Sinti, "l'âme manouche", nous parle de la musique tzigane. Enfin, la journaliste



Claudine Rey, de l'association des Amis de la Commune de Paris, présente "La Commune au féminin".

Migraphonies, qui a participé l'année dernière au festival Soul Makossa de Bari (Italie), réunissant quelque six cents revues, se termine par un "regard sur les parutions".

F.H.

Migraphonies n° 4 (décembre 2004), 144 pages, 12 €. Disponible, dans le 14e, auprès des librairies L'Arbre à Lettres (rue Boulard) et Apsara (rue Daguerre).

Abonnement ou commande : Patrick Navaï 49, rue Daguerre 75014. Tél. 06 85 14 38 21

ADZAC NEWS

Le sculpteur Brancusi sera à l'honneur à partir du 25 février, à l'atelier-musée Adzac. Jacqueline Delannay-Hologne y signera son livre "Brancusi, l'œuvre roumaine" (à partir de 18h). Ce sculpteur d'origine roumaine, dont l'atelier se trouvait 54, rue du Montparnasse, fréquentait La Rotonde, habillé en "blanc de travail" similaire aux costumes des paysans et artisans de sa région natale.
L'exposition des planches originales des photographies noir et blanc de Nicolae Sandulescu montre bien cette forte influence sur Brancusi, notamment celles du complexe de Targu-Jiu, au sud de la Roumanie.
Exposition jusqu'au 7 mars.
Musée-atelier Adzac – International Arts Space 3, rue Jonquoy, 75014.
Tél. 01 45 43 06 98.

EXPRESSION LIBRE

Prochaines expositions de la galerie Expression Libre 41, rue Hippolyte-Maindron
Du 10 au 27 mars, Colette Bouriat et Fabienne Ballay, peintres .
Du 8 au 24 avril, Courtney Holton et Max Mandelbaum, peintres .
Du 13 au 29 mai, Yolanda Sanchez y Devera, sculptrice.
a-guiet@club-internet.fr
http://artexpressionlibre.ifrance.com

MAGIQUE

Pour cette nouvelle année, Marc Havet nous a concocté quelques nouvelles chansons. Empressez-vous d'aller les écouter ! Comme une bonne nouvelle n'arrive jamais seule, il nous prépare un nouveau CD à paraître au printemps. Tous les vendredis et samedis (22h30), Marc dispense ses chansons incorrectes et attachantes. Le Magique, bar et cave à chansons 42, rue de Gergovie.
Tél. 01 45 42 26 10.
E-mail : www.aumagique.com

LES "IMPROS" DU THEATRE DES GENS

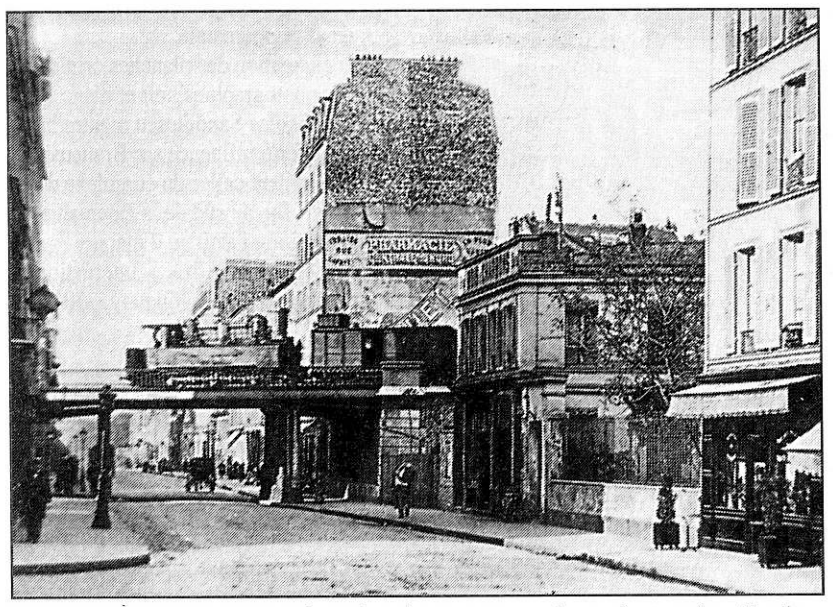
Le THEG continue sa recherche d'un théâtre des gens, commencée il y a plus de vingt ans, et vous invite à découvrir ce travail à l'occasion de ses présentations publiques d'improvisations. Les prochaines auront lieu les samedis 12 février, 12 mars et 21 mai 2005 (16h) dans les locaux de l'association "Le Moulin", 23 bis, rue du Moulin-de-la-Vierge (M° Plaisance).
"Le Moulin" est une maison de quartier animée depuis quinze ans par une équipe de bénévoles compétents, chaleureux et dynamiques, qui accueillent les familles et les gens du quartier.
Tél. 01 45 43 79 91
THEG-Théâtre des Gens, 82, rue Hallé 75014. Tél. 01 40 47 99 48.

LETTRES SLAVES

La Page vient de trouver dans un coin un peu isolé de tous, tant par les travaux du tramway que par la situation géographique, un nouveau dépôt qui pourrait satisfaire, après la fermeture de plusieurs librairies du quartier, nos fidèles lecteurs du sud de l'arrondissement. Nous reviendrons dans un prochain numéro sur les activités de la librairie Lettres Slaves, mais je vous invite d'ores et déjà à vous y rendre et à rencontrer Marc S. Franciskowski, son responsable.
Librairie Lettres Slaves, 76 bd. Brune, 75014. E-mail : lettres-slaves@free.fr. Site : www.lettres-slaves.com

Balades

● Un lecteur, demeurant dans l'est du 14e, nous envoie ses notations de promeneur au long cours, entre Tombe-Issoire et allées René-Coty.



Les moyens de transport ont changé, mais nous reconnaissons le carrefour Tombe-Issoire-René Coty, à deux pas de l'ancienne ferme de La Rochefoucauld (dite de Montsouris) .

Le passage Dareau a environ cent pas de long, ce n'est pas le Roum ! Il relie la rue du même nom à celle de la Tombe-Issoire. Sa pente peut surprendre, bien qu'elle ne soit pas très accentuée. Si elle surprend, c'est que cette partie du quartier semble sans relief ; les grands axes, Tombe-Issoire et René-Coty, sont bien rectilignes et plats, du moins dans la zone considérée ; l'ensemble fait penser à un plateau plus ou moins circulaire.

Mais cet aspect horizontal doit être perçu comme une erreur, telle qu'il ne s'en produirait pas à la campagne où les vallées, les buttes s'imposent franchement à l'observateur. Dans une ville, les reliefs sont masqués par les constructions ; on ne doit d'ailleurs pas le regretter car on a ainsi des surprises, comme ce passage Dareau.

Par temps pluvieux, il semble d'une propreté presque abstraite ; des signes qui ont un petit air de sanskrit luisent, à quelque distance, sur le cercle parfait d'une plaque d'égout. Ce passage n'est pourtant pas un marzenie (songe, en polonais), on peut s'y engager, le descendre jusqu'au bout et arriver alors bel et bien rue Dareau (où il aboutit comme il se doit). Et si l'on se retourne, il est toujours là…

Rappel : le Roum est une vallée d'Arabie.

Rue Hallé

J'hésite à faire une description de la rue Hallé et je suis surpris de cette hésitation. Qu'a donc cette voie de si particulier sinon de décrire un arc de cercle, ou plus exactement une branche d'hyperbole. Il n'y a rien d'extravagant à cela : sans être fréquentes pour autant, les rues en courbe ne manquent pas !

Quand on la parcourt tranquillement, sans préjugés, en partant par exemple de sa rencontre avec la rue de la Tombe-Issoire, on a l'impression de changer de quartier tous les cent pas, et même moins. Mais peut-être un tel effet est-il plus sensible si l'on choisit justement ce point de départ ; l'impression ne serait-elle pas toute différente en venant de la place du Commandeur, à son autre extrémité ? Eh bien non ! Dans ce second cas, les suites de façades, tantôt modestes, tantôt bourgeoises, alternent tout aussi régulièrement.

On s'attend donc, après chaque pâté de maisons, à changer de milieu. Faudrait-il pour autant changer de tenue en passant de l'un à l'autre ? se demande en sifflotant le promeneur. Non, mais peut-être ne sifflotera-t-on pas le même air tout au long du parcours, tel répertoire convenant mieux ici ou là, respectivement Franz Schubert et Serge Lama par exemple.

Rue Emile-Dubois

A force de paraître quelconque la rue Emile-Dubois finit par intriguer. C'est une voie moyenne, modérément en pente et bordée d'immeubles modernes. A quoi ressemblait-elle avant leur construction, en vient-on à se demander.

N'était-ce qu'un chemin au milieu des prairies, et ce chemin lui-même ne fut-il pas précédé d'un sentier de bergers descendant vers la Bièvre, quand celle-ci coulait encore à ciel ouvert ? Il y aurait donc eu ici des moutons, des chèvres, tout un cheptel…

Dans ce cas, des bergeries d'une certaine importance devaient occuper l'emplacement d'une partie des immeubles actuels… et régnait-il, vraisemblablement, une animation folâtre, les bêlements des agneaux couvrant par moment le chant des oiseaux et les jurons des charretiers en blouse.

Les journées étaient-elles plus paisibles qu'aujourd'hui ?

Oui et non. L'auberge cabaret de la veuve Chupin, non loin, attirait les mauvais garçons qui se querellaient souvent pour les beaux yeux de la chanteuse locale, la grande et douce Rosine. Parfois aussi les gendarmes pourchassaient-ils les voleurs de "la bande à Chanlouineau", sans grand succès. La vie du quartier était donc assez différente*.

Mais subsiste-t-il quelques traces de ce que vous nous chantez-là, demanderez-vous encore.

Certainement, au moins une, celle des bâtiments de l'ancienne ferme de La Rochefoucauld, au n° 26 de la rue de la Tombe-Issoire (alors chemin de poste), donc à deux pas d'Emile-Dubois.

La description précédente est le résultat d'une réflexion élémentaire, du niveau d'un enfant de huit ou neuf ans cependant. Mais une personne plus âgée ferait peut-être une hypothèse différente sur la vie du quartier dans le temps : se référant à des œuvres comme "L'Astrée", par exemple, elle évoquerait aussi les bergers et les bergères, mais comme des "personnages de divertissement", joués par d'élégants gentilshommes et gentes dames (la ferme de La Rochefoucauld servant alors de décor ou de coulisse, en arrière plan).

Bien, dans ce cas Chanlouineau et les gendarmes cèdent la place à d'agréables nymphes courant dans les bosquets. L'auberge de la veuve Chupin disparaît également, remplacée par un temple des menus plaisirs dédié à l'incomparable Cybèle.

* La veuve Chupin, Rosine et Chanlouineau sont des personnages du feuilleton "Monsieur Lecoq", d'Emile Dubois-Gaboriau.

A. Suivre

Le nouveau look de la Cité universitaire

● Une signalétique internationale

La Cité U, un parc de 34 ha, ouvert au public, et 37 "maisons", dont certaines sont signées des grands noms de l'architecture (Le Corbusier, Dudok, Bechmann…), devient plus que jamais l'emblème de la "world culture". Depuis novembre et après quatre ans de recherche, une étonnante signalétique s'affiche désormais sur les imposants panneaux d'orientation en béton peint, posés à même le sol, ou encore sur les voiles imprimées, tendues sur de hauts mâts pour annoncer le programme des manifestations culturelles (quelque 700 événements par an). Visibles et lisibles, les informations sont bien écrites en français, mais notre langue nationale prend ici un léger accent étranger. Conçu à partir de la police de caractères Newut (qui met au même rang les minuscules et les majuscules), le caractère typographique Cité inter, créé par le graphiste suisse André Baldinger pour Ruedi Baur et associés, a en effet pour originalité d'introduire dans chaque mot ou phrase une lettre empruntée à l'un des alphabets du monde, chinois, russe, arabe et autre. Un clin d'œil à l'attention des étudiants de plus de cent nationalités différentes qui fréquentent ce haut lieu du 14e. Une typographie avant-gardiste, reflet d'un monde meilleur !

Didier Cornevin – JKA

Sur la Cité universitaire, voir La Page, n° 38, 44, 49 et 65.

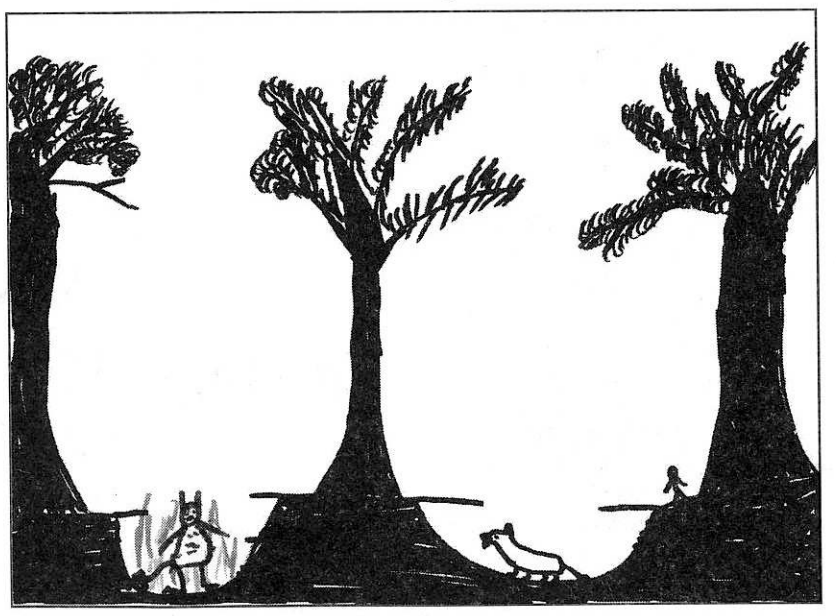
Se faire un nom à la Cité U

La cité universitaire doit aujourd'hui restaurer ses bâtiments afin de construire 3000 chambres supplémentaires (Le Monde, 24 décembre 2004).

Pour financer ce projet, cette magnifique institution ne manque pas d'imagination. Une idée originale est née. Il s'agit d'inciter chaque étudiant ou chercheur à verser mille euros. Pour récompenser ce geste, la Cité U propose d'apposer une plaque nominative dans la chambre des occupants. Cette somme peut paraître importante, mais comporte un avantage fiscal non négligeable : une réduction d'impôt de 60 % de la somme versée.

Victime de son succès, la cité continue son chemin en perpétuant la mission qu'elle s'est fixée : favoriser les échanges entre étudiants et chercheurs de tous les pays.

Sur le chemin de l'école… à pas contés



La fosse au loup et la fosse au diable.

Je retourne à l'école. À"l'École aujourd'hui" établie 24, bd Edgar-Quinet. Cependant quelques dizaines d'années me séparent de l'époque des jupes courtes.

Me contait-on des histoires en ce temps-là ? Je ne sais plus très bien… mais j'avais cette chance de traverser la forêt de Meudon à pied pour m'y rendre, en toutes saisons, et là, je pouvais les voir et les sentir : le loup dans "la fosse au loup" et le diable dans "la fosse au diable". J'avais peur ; c'était bon.

Et aujourd'hui à l'école du 24, bd Edgar-Quinet, force m'est bien de réhabiliter auprès de quelques incroyants, filles ou garçons, la belle existence des fées, des sorcières et des lutins, des ogres et des anges, enfin des bons et des vilains mêlés. Je sens que je vais même avoir du fil à retordre à propos de l'existence du père Noël auquel certains prétendent ne plus croire.

Ils m'épient ces garnements et je les épie en retour ; je souris de tout mon corps pour leur dire le plaisir des doux mensonges et l'horreur de la terrible vérité car je les vois tous ces monstres malicieux ou malfaisants, ces diableries, ces dalus du clair de lune, ces magiciens à sept têtes, ces loups-garous, cette mandragore et son puissant pouvoir. Oui, je les vois bien : ils sont là dissimulés dans les rêves et les songeries de mes délicieux "écouteurs" du vendredi.

Ils sont 20 ou 30, ils avaient sept ans l'année dernière, ils en ont huit cette année, venus à échéance de la lecture des contes. En septembre dernier, d'autres "écouteurs" plus petits sont venus s'ajouter avec leurs deux institutrices qui redeviennent enfants elles aussi quand la fatigue des fins de semaine les pousse au fou rire.

Ainsi tous rient sans toujours savoir pourquoi, mais moi qui suis une sorcière, je le sais bien… et si j'enfourche, en partant, ma bicyclette au lieu d'autre véhicule plus original et plus voyant, c'est que je ne veux pas me faire trop remarquer ; on ne sait jamais, dans un monde qui se voudrait sans chimères et qui n'a de cesse d'en inventer de nouvelles… je préfère me méfier et attendre des jours meilleurs pour me montrer sous mon aspect véritable.

Yvonne Rigal

Conteuse parmi les conteurs et conteuses associés à l'opération Lire et faire lire, créée par la Ligue de l'enseignement, fédération de Paris, 9, rue du Docteur-Potain, 75019 – Paris.

● Où trouver La Page ?

La Page est en vente à la criée sur les marchés du quartier (Alésia, Brune, Daguerre, Edgar-Quinet, Sainte-Anne, Villemain…) et dans les boutiques suivantes.

Rue d'Alésia : n° 1, librairie L'Herbe rouge.
Rue Alphonse-Daudet : n° 17, Bouquinerie Alésia.
Avenue de l'Amiral-Mouchez : n° 22, librairie Papyrus.
Rue Beaunier : n° 47, Cécil Hôtel
Rue Bezout : n° 35, Atout Papiers.
Rue Boulard : n° 14, librairie L'Arbre à lettres.
Rue Boyer-Barret : n° 1, librairie papeterie presse ; n° 5.
Rue Brézin : n° 33, librairie Au Domaine des dieux.
Boulevard Brune : n°76, librairie Lettres slaves ; n°112, papeterie l'Aquafontaine ; n° 181, librairie Arcane ; n°134, librairie-presse de la porte d'Orléans.
Rue Daguerre : n° 44, librairie Apsara ; n° 46, librairie Polat.
Avenue Denfert-Rochereau : n° 94, librairie Denfert.
Place Denfert-Rochereau : kiosque.
Rue Didot : n° 53, librairie Les Cyclades.
Boulevard Edgar-Quinet : kiosque métro.
Avenue du Général-Leclerc : n° 10, kiosque Daguerre ; n° 90, kiosque Jean-Moulin ; n° 93, librairie Mag Presse.
Rue Hippolyte Maindron : n° 41, galerie Expression Libre.
Avenue Jean-Moulin : n° 12, librairie Nicole et Raymond ; n° 33, Café Signes.
Rue Liard : n° 5, librairie-presse Liard.
Avenue du Maine : n° 21, musée "Le chemin du Montparnasse" 15e ; n° 165, tabac de la Mairie.
Rue de l'Ouest : n°14, New's Art Café ; n° 20, Presses de l'Ouest ; n° 67, librairie La Maison de Cézanne.
Place de la Porte-de-Vanves : n° 3, librairie du lycée.
Porte d'Orléans : librairie-presse.
Rue Raymond-Losserand : n° 22, restaurant Cana'Bar ; n° 48, librairie Distral ; n° 63, librairie Tropiques ; n° 68, kiosque métro Pernety.
Boulevard Raspail : n° 214, kiosque Raspail.
Avenue Reille : n° 37, boucherie Conte.
Avenue René-Coty : n° 16, librairie Catherine Lemoine.
Rue de la Sablière : n° 4, librairie La Sablière ; n° 36, Magic Retour.
Boulevard Saint-Jacques : n° 17, La Règle d'Or.
Rue Sarrette : n° 59, thés, produits diététiques Laffarge.
Rue de la Tombe-Issoire : n° 91, librairie.
Rue Vandamme : n° 14, librairie grecque.

La Page
est éditée par l'association L'Equip'Page ;
6, rue de l'Eure 75014.
Tél (répondeur) : 06.60.72.74.41.
Courriel : lapage.14@wanadoo.fr.
Directrice de la publication : Jean-Paul Armangau. Commission paritaire n° 83298. ISSN n° 12801674.
Impression : Rotographie, Montreuil. Dépôt légal : janvier 2005.